

A man in traditional Hadzabe attire is shown in a savanna landscape. He is holding a bow and arrow, with a spear in his mouth. He wears a beaded headband, a beaded bracelet, and a beaded necklace. The background shows a savanna with hills and a blue sky.

ERIC TURPIN

HADZABE

retour vers
l'âge de pierre

Une équipe de télévision
au cœur de la savane africaine



ERIC TURPIN

HADZABE

**RETOUR VERS L'ÂGE
DE PIERRE**

© Eric Turpin 2004
2021 pour la présente édition illustrée
Toutes les photos © Eric Turpin
www.ericturpin.com

AVANT PROPOS

En ce début d'été 1999, à mon retour d'une expédition dans le Yunnan chinois, je suis contacté par un ami réalisateur de film. Il doit partir en catastrophe pour la Tanzanie, rencontrer une peuplade de chasseurs-cueilleurs afin de préparer le tournage d'un documentaire ethnographique commandé par Canal + - Es-tu libre pour tenir la caméra sur ce projet ? me demande-t-il. Les hadzabé font partie des trois dernières ethnies de chasseurs, rescapées des grands mouvements démographiques qui ont transformé radicalement le peuplement de l'Afrique au cours du XXème siècle. C'est un voyage dans la préhistoire de notre société qu'il me propose. Un rêve que je gardais enfoui, nourri pendant mon adolescence par le cinéma, la lecture des récits de grands voyageurs et les bandes dessinées d'aventures. "Les neiges du Kilimanjaro" "La famille Mahuzier" "Tintin" "Spirou et Fantasio" sont des livres qui ont comblé mon désir d'évasion. Ce film allait me donner l'occasion de vivre moi-même les épopées qui hantaient mon imaginaire.

Les hadzabé ne sont ni des "bons sauvages", ni des barbares incultes. Il y a quinze mille ans tous les groupes humains sur tous les continents vivaient de la chasse, de la collecte des fruits et des racines comme les hadzabé ou les pygmées aujourd'hui. Ces hommes ne sont pas des miséreux. Leurs communautés sont même considérées par certains ethnologues comme des sociétés d'abondance. Ils travaillent peu, trois à cinq heures par jour, et ne manquent de rien. Bien sûr, ils ne profitent pas des bienfaits de la médecine moderne. Mais ils ont su conserver ce que nous croyons avoir inventé récemment : les loisirs.

C'est également l'histoire du tournage d'un film documentaire. J'ai voulu montrer de l'intérieur, les joies et les difficultés qui animent la fabrication d'une émission pour la télévision.

Tous les événements retracés dans ce manuscrit, je les ai vécus. Le lecteur saura, je l'espère, les apprécier en sachant qu'à l'aube du XXIème siècle, il aurait pu lui aussi rencontrer les derniers hadzabé de la savane africaine.

Je raconte cette aventure pour me souvenir de l'enfant que j'étais, imaginant le monde vaste regorgeant de terres inexplorées.

Enghien, octobre 1999



LE CHASSEUR

Le guerrier hadza fait un signe de la main et s'arrête brusquement. Son corps est nu à l'exception d'un pagne de peau de bête mal tannée. Sur son crâne aux cheveux rasés trône un collier de petites perles multicolores frangé de capsules de soda.

Empêtré dans une couverture masai, je déclenche la caméra en reprenant mon souffle. Les deux hadzabé * chuchotent, scrutent, écoutent. J'ai les yeux bien ouverts, l'un dans le viseur de la caméra, l'autre jugeant la situation. Le plus âgé des deux chasseurs s'assoit près d'un buisson aux épines noires démesurées. Le gamin fait de même. An'k'a s'aplatit et commence à ramper en dehors du refuge. Il porte à son arc une de ses flèches empoisonnées en gardant les autres dans sa main gauche.

J'aperçois dans le lointain un groupe d'impalas. Ils broutent tranquillement. An'k'a s'est volatilisé, dissimulé par le maquis. Je progresse à découvert, debout, la caméra sur l'épaule, enveloppé dans ma couverture rouge sang. Il réapparaît quelques dizaines de mètres devant moi filant accroupi, sans un bruit, de bosquet en bosquet.

Je jette un coup d'oeil vers Gudo qui murmure quelque chose au gamin, il ne m'adresse pas un regard. Je me sens un peu désarmé ainsi affublé du vêtement le plus flashant de toute l'Afrique de l'est comme unique camouflage. C'est la couverture que porte chaque éleveur masai dans la grande plaine au sud du Kilimanjaro. Elle est censée rassurer les herbivores sauvages de la savane ; les zèbres, les gnous et... les impalas.

Je prends l'indifférence de Gudo pour un encouragement, j'avance de toute ma hauteur et de toute ma couleur craignant d'effrayer les gazelles qui ont à peine relevé la tête à ma vue.

An'k'a s'est glissé jusqu'à un arbuste malingre où il s'immobilise quelques secondes. Les impalas ne semblent pas l'avoir détecté, pourtant ils m'ont vu moi. Imperceptiblement, ils prennent la direction opposée à la nôtre, loin, très loin. Peut-être une centaine de mètres les séparent du chasseur hadza, intercalé en embuscade.

Je sais que pour avoir une chance de toucher un de ces animaux, An'k'a doit s'approcher à moins de quinze mètres, ce qui me semble dans la situation actuelle un objectif irréalisable.

Les gazelles ont effectué un mouvement de regroupement et s'éloignent doucement, presque nonchalamment. Malgré leur tranquillité apparente, elles sont plus que jamais sur le qui-vive. Elles me surveillent sans cesser de brouter.

Le chasseur ressemble à une grande sauterelle sombre traînant maladroitement les fesses dans l'herbe sèche. Il tient son arc à demi bandé, prêt à décocher sa flèche meurtrière. Le poison qui en enduit l'extrémité est très puissant ; il suffira d'une égratignure pour foudroyer en quelques minutes la proie du hadza. Mais au-delà de quinze mètres, toucher un impala serait un coup de chance inespéré.

J'ai décidé de ne plus bouger. Je bloque la caméra avec mon torse contre une termitière plus haute que moi et règle le zoom sur son plus gros téléobjectif. Délicate opération qui consiste, pour un garçon haletant après une heure de course parmi les épineux, à stabiliser une longue vue sur une termitière que j'espère vide de ses occupants. Je n'y arrive pas et constate avec peine que les

* Un hadza au singulier, des hadzabé au pluriel.

impalas vont disparaître dans les buissons derrière la crête. Soudain le chasseur jaillit dans mon image tremblotante, et tire.

En une fraction de seconde les impalas se sont fondus dans le décor. An’k’a est resté suspendu. Son tir a été fulgurant. Son bras gauche tient toujours l’arc, il s’est arrêté à mi-course, son corps est légèrement incliné vers l’avant, vers les animaux qui fuient et que je ne vois plus.



Gudo le hadza, chasseur à l'arc

Je me retourne et cherche du regard ses compagnons restés en arrière. La savane s'étire à perte de vue. Gudo et Amissi n'ont pas encore bougé, ils restent cachés derrière un des bosquets qui parsèment la grande prairie. An’k’a a-t-il touché une des gazelles ? Là-bas, sur la crête, il arpente le terrain de long en large. Je prends la caméra par sa poignée et m'apprête à courir à sa rencontre. Il se baisse, ramasse un objet dans les herbes. Sa précieuse flèche.

LE VOYAGE

Comme toujours cette aventure débute dans un aéroport. Nous retrouvons Muriel et moi nos 400kg de matériel, à l'enregistrement des bagages, où une fois n'est pas coutume, nous pouvons présenter à l'hôtesse des papiers en règle pour leur embarquement. Dans les caisses sont soigneusement rangés les plus récents bijoux de la technologie électronique japonaise. Deux caméras vidéo professionnelles flambant neuves, dont nous sommes les premiers utilisateurs français.

Muriel est une jolie blonde, que tout le monde surnomme Marylin. C'est notre "ingénieuse" du son. Elle promène ses beaux yeux verts dans tous les coins de la planète, où elle traque les ambiances sonores, qui feront les délices des téléspectateurs.

L'avion pour Nairobi décolle dans trois-quarts d'heure et Stéphane n'est toujours pas arrivé. Nous avons déjà franchi la douane quand nous le voyons débouler, un téléphone portable à l'oreille. Il tend son passeport au douanier interloqué.

- Salut les amis ! Heureux de faire votre connaissance. Jérôme, le réalisateur a du vous mettre au parfum... C'est lui qui a choisi de travailler avec vous.

- Bien sur ! On a pu voir les cassettes de tes deux précédents films et nous avons beaucoup parlé avec Jérôme, à son retour du repérage chez les hadzabé.

- Nous avons déjà produit plus d'une trentaine de films. La seule série de documentaires ethnographiques diffusée par une chaîne de télévision française. Maintenant c'est à vous de jouer ! Moi, je suis là pour faire parler les hadzabé. Il faut qu'ils se racontent et je mènerai les débats. J'apparaîtrai quelquefois dans les scènes... mais attention ! La vedette ! Ce sont les hadzabé.

- Je ne les ai pas encore rencontrés mais ils m'impressionnent déjà. J'ai du mal à imaginer qu'à la fin du vingtième siècle, il existe encore des gens qui vivent à l'âge de pierre, comme nos ancêtres européens il y a dix mille ans.

- Oui, en effet ! répond Stéphane. Malheureusement ils n'en ont plus pour très longtemps. Ils ont déjà été chassé de leur territoire historique par la pression démographique. Le gouvernement cherche à les regrouper dans des villages... Excusez-moi... Allô !

Dans ma tête défilent des images que je rêve de ramener de ce voyage dans le néolithique.

*

Nairobi, Capitale du Kenya, son aéroport et sa douane. Toutes nos caisses de précieux matériel de tournage sont enfermées dans la zone internationale de cette ancienne colonie britannique.

Je me retrouve avec notre correspondant kenyan dans un long corridor surpeuplé et joyeux. Une salle d'attente improbable où nous jouons tous, pendant deux bonnes heures, aux chaises tournantes. Mon compagnon, un petit homme vif, ne pipe pas un mot. Pourtant il parle un anglais parfait.

Finalement, à force d'amabilité et de fermeté, nous atteignons le saint Graal : la dernière chaise, celle qui jouxte la porte du bureau du chef de la douane.

- Je vois que vous n'avez pas compris ce que je vous ai dit, nous lance le fonctionnaire d'un air

las - Il n'est pas possible d'atteindre la Tanzanie en traversant le Kenya par la route, avec votre matériel de prise de vue.

Le sommet du Kilimanjaro brille au-dessus de sa corolle de nuages. Le petit avion que nous venons d'affréter longe les flancs couverts de forêt du plus haut sommet d'Afrique.

- *We are in Tanzania*, nous crie le pilote.

Au-delà, jusqu'à l'horizon, la savane se fond dans les brumes de chaleur. J'aperçois, tout en bas, de petites huttes rondes encerclant un vaste terre-plein rouge : ce sont des villages masai. Ce peuple d'éleveurs de vaches venu du nord deux ou trois siècles auparavant, pour coloniser cette partie de l'Afrique.

Je sais déjà qu'ils ne font pas bon ménage avec nos amis chasseurs-cueilleurs hadzabé, qui sont installés là depuis la nuit des temps.

Nous débarquons dans un petit aéroport somnolent. Il nous faut encore patienter quelques heures, dans un hall désert hanté par un douanier engourdi, qui pique du nez sur son comptoir de boiserie vieille Angleterre. Nous attendons les autorisations de tournage qui devraient arriver avec Eric Christin notre tour-operator, grand organisateur en chef.

Sur le tarmac, un avion de tourisme vient d'atterrir. Il en sort trois hommes blancs lunettés de "ray-ban" et vêtus d'un panaché militaro-colonial du plus bel effet. Ils extirpent de la soute à bagages de longs étuis de cuir clair. Ce sont des chasseurs et leurs fusils. Ils vont payer une fortune le droit de tirer un lion, un buffle ou n'importe quel autre animal, depuis leur 4x4 climatisé. Drôles de zèbres !

Stéphane est enfermé dans un bureau avec un fonctionnaire qui tente mollement de le racketter. Il a oublié d'amener son certificat de vaccination contre la fièvre jaune, mais s'en sort avec les honneurs, sans déboursier un centime.

Enfin tout sourit à qui sait attendre. Nous voilà en route vers Arusha confortablement installés, dans deux puissantes voitures chargées jusqu'au toit.

*

Dans son bureau des faubourgs de Arusha, au pied du majestueux mont Méru, le volcan qui domine la ville, Eric Christin nous a préparé une collation que nous avalons avec plaisir.

- Il y a une chose dont vous allez souffrir dans la brousse : c'est le manque d'eau, nous dit-il. Le camp a été installé sur les rives du lac Eyasi, c'est un lac salé. En ce début d'hiver, tous les cours d'eau sont asséchés. La seule source de la région se trouve à une heure de 4x4. Elle est constamment surveillée par un guerrier mangati qui la réserve pour le troupeau de zébus de sa tribu. Je ne pense pas qu'il vous ferait bon accueil. Pas de problème pour boire, mais vous pouvez dire adieu aux douches jusqu'à votre retour à la civilisation.

Je jette un coup d'oeil vers notre jolie blonde.

- Je m'y attendais un peu, intervient-elle. J'ai amené tout ce qu'il faut comme lingettes de bébés et brumisateurs. Ce n'est pas un mangati qui va m'empêcher de rester pimpante.

Elle lance un regard fripon à ses deux compagnons qui ne sentent déjà plus la rosée du matin.

Dans le fond de la pièce la radio crépite :

- Shhhhhuuuu... Jérôme pour Eric Christin... Jérôme pour Eric...

- Oui Jérôme, je t'écoute...

- Shhhhhiiiiiii... Tout va bien ici, je répète : tout va bishhiici. Nous nous sommes perdus hier pendant la nuit dans le bush. Nous en sommes restés quitte pour un sommeil court et inconfortable au milieu des caisses de ravitaillement. Méfiez-vous ! Le camp est très difficile à trouver, même de

jour. Mauvaise nouvelle : le grand père hadza est mort la semaine dernière...

Comment va réagir le reste du clan hadza à ce deuil ?

*

Nos deux voitures slaloment entre des nids de poules profonds comme des fosses. C'est la rue principale de Arusha. Elle est encombrée jusqu'au seuil des maisons, de camions, de piétons, de voitures, de commerçants, de vélos qui se disputent l'espace dans un joyeux capharnaüm.

Nous partons droit vers l'ouest. Devant nous, Le soleil s'évapore dans les brumes tropicales.

Notre voiture conduite par Christopher avale les quelques 50 km de route goudronnée, qu'il nous reste à parcourir avant la piste et sa poussière.

Stéphane est pendu au téléphone depuis que nous avons quitté la ville.

- C'est extraordinaire, dit-il - je capte encore le réseau sur mon portable.

Il compose un nouveau numéro.

- Dites les amis, vous n'avez pas oublié le téléphone satellite au moins ?

- Où est passée l'autre voiture ?

Je ne la vois plus derrière nous. Elle contient tout notre équipement et du ravitaillement pour les douze prochains jours de brousse.

Christopher, notre chauffeur et interprète swahili, prend l'initiative et s'arrête sur le bord de la route. C'est un grand masai des villes, à l'allure et à l'accent anglais un peu "Oxford". Il arbore une fine moustache, qu'il effile quand il est détendu.

La nuit est tombée. Nous apercevons dans le lointain, deux phares qui se rapprochent lentement en zigzag. C'est notre retardataire, il donne l'impression de ne pas posséder toutes ses capacités. Après un long conciliabule entre les deux conducteurs, nous décidons de le laisser passer en tête et de lui emboîter le pas. Impossible de savoir ce qui se passe, Christopher reste évasif. Devant nous, le 4x4 titube de droite à gauche, heureusement il ne dépasse pas les trente kilomètre-heure. Il s'arrête résolument quand un rare véhicule vient à le croiser et descend les collines avec les deux pieds sur le frein. A ce train là, nous n'atteindrons pas Plantation lodge avant le lever du jour.

- *Here a check point !* Contrôle routier, soupire Christopher.

Un policier ou peut-être un militaire, mitraillette en bandoulière, vient à notre rencontre. Je ne comprends rien au swahili mais au ton de la conversation qui s'engage, il semble évident que Christopher n'est guère impressionné par le port guerrier de l'homme en uniforme. Après un bref échange, il remonte sa vitre et démarre.

- Ces gens sont vraiment des bons à rien, dit-il d'un air excédé - Ce policier m'a demandé stupidement : Qui êtes-vous... ? Que faites-vous ici...? Je lui ai répondu que ça ne le regardait pas, qu'il arrête de me poser des questions aussi ridicules.

Nous quittons maintenant la route et nous nous engageons sur une piste poussiéreuse et bosselée. Le conducteur, qui tout à l'heure avançait comme une tortue, se sent pousser des ailes. Il fonce et nous avons du mal à le suivre. Ce doit être un spécialiste des chemins cahoteux mal entretenus.

Encore trois heures de calvaire et nous toucherons au Paradis.

*

- L'ai-je bien descendu ? lance Marylin, au pied d'un escalier hollywoodien monumental.

Nous sommes dans une pièce aux allures de salle de bal. Au fond, se dresse une vaste cheminée et dans l'âtre un feu vif.

- C'est la grande vie ici, regardez les chambres ! Lit à baldaquin, salon particulier...

Cette maison est la nôtre, pour une nuit. C'est la suite standard de ce lodge qui borde le parc national du lac Manyara.

- Je laisse tourner le groupe électrogène pendant une demi-heure encore. Après, plus de lumière... Servez-vous ! Ce buffet est là pour ça. Et fermez bien la porte derrière moi. Bonne nuit !

C'est notre hôte qui a parlé, dans un anglais mâtiné d'accent germanique.

- Ils sont tous comme ça, les hôtels dans la région ? lance Marylin en croquant une tranche de papaye.

- Moi, répond Stéphane - j'ai été invité une fois à un safari touristique dans la grande réserve du Sérengeti. Nous étions sous la tente, en pleine brousse, dans un luxe inouï. Des tentes de deux pièces avec douche et grand lit moelleux. Le soir les dîners étaient habillés. Les femmes en robe du soir et les hommes en smoking, buvaient du champagne dans des flûtes en cristal, au son du rugissement des lions qui encerclaient le camp. Hallucinant !

Je l'interromps - Tu te souviens Marylin de notre dernier film dans le Sérengeti, où un gros babouin mâle s'était introduit dans la chambre que nous partagions ?... En tout bien tout honneur...

- Hou la ! c'était pendant une sieste et j'avais dédaigné l'écriteau affiché en bon français :

Prière de fermer les fenêtres pour éviter
L'accès des babouins dans la chambre.

C'est toi qui m'as réveillé en disant : "Marylin, il y a un singe qui tripote ton magnétophone" Je me suis frotté les yeux, mais c'était vrai. En nous voyant réveillés, le babouin s'est empêtré dans le rideau et n'arrivait plus à sortir. Tu rigoles Stéphane, mais on a eu sacrément peur. Se sentant coincé, le singe nous a attaqué toutes canines dehors. Ça a des canines impressionnantes un babouin mâle. Il fallait nous voir gueulant et gesticulant. De vrais primates nous aussi.

- Comment vous en êtes-vous sortis ?

- On s'est souvenus d'une conversation avec notre chauffeur noir de l'époque, quelques jours auparavant. Nous avions remarqué que les babouins avaient une peur bleue de tous les hommes noirs, mais aucune crainte des blancs. "Ils n'ont pas peur de vous, parce que c'est vous le plus effrayé des deux" m'avait dit Melki. "Si tu veux te débarrasser d'un babouin tu lui jettes une pierre et il te fuira" "Si je n'ai pas de pierre sous la main" "Tu lui jettes n'importe quoi, le geste suffit à le faire détalier." C'est ce qu'on a fait ; je lui ai balancé mon tube de rouge à lèvres. Le singe a décampé sans demander son reste.

Il est sept heures, le soleil se lève. La maison est plantée au beau milieu d'un extraordinaire jardin tropical ouvert sur la savane.

Nous sommes prêts à affronter la dernière partie du voyage. La patronne du lodge nous rattrape, alors que nous franchissons le portail de sa propriété.

- Stéphane !... Il y a bien un Stéphane parmi vous... J'ai reçu un appel radio de vos amis. La liaison était très mauvaise, mais j'ai fini par comprendre : Votre grand père n'est pas mort...

Elle arbore un large sourire.

Cette nouvelle nous plonge dans l'expectative.

*

Le soleil est haut dans le ciel. La piste serpente maintenant dans la campagne. Des paysans s'affairent dans les dédales de profondes dépressions creusées dans la terre rouge, par des pluies

qu'on imagine diluviennes. Ils plantent des sortes de thuyas, dont les racines retiennent le sol.

Les paysages sont magnifiques. Le jaune sec se mêle au vert tendre. La terre cramoisie, nue et ravinée leur donne un aspect lunaire.

Sur la piste le trafic s'intensifie ; pas de voitures, quelques camions, beaucoup de piétons et de vélos.

Le vélo est le moyen de transport des africains dans la savane. Ici il disparaît, chargé comme un baudet sous un monceau de légumes et d'herbes diverses. Là, une jeune fille en amazone sur un porte bagage sourit à son petit ami. Plus loin c'est une famille entière : deux adultes et trois enfants juchés sur le guidon et dans les bras de leur mère.

On approche de Mengola. C'est un village interminable où la piste se perd parmi les cases disséminées dans le bush.

Christopher notre chauffeur nous raconte avec son accent "*very delicious*" :

- Ici tout le monde fait des oignons. Regardez au loin ces grandes étendues vertes, des oignons ! C'est un programme du gouvernement Tanzanien qui cherche à regrouper les familles isolées. Il y a de tout ici, des anciens chasseurs, des éleveurs et des cultivateurs. Le village grandit de jour en jour.

La piste s'enfonce au milieu des épineux. Notre puissant 4x4 se retrouve le nez dans le jardin d'une maison, où deux fillettes nous font des signes de la main.

- C'est par là que se sont égarés Jérôme et Dwight hier soir, nous dit Christopher - Il faisait nuit et ils n'ont pas pu voir le lac, là-bas.

Il montre du doigt dans le lointain, une large brillance derrière les champs d'oignons.

La piste a disparu. Christopher glisse sur les buissons qui nous barrent la route. Un Mangati planté là, appuyé sur sa sagaie, droit comme un I, nous regarde traverser le gué asséché que notre chauffeur a eu quelques difficultés à trouver.

Nous retrouvons enfin la bande de terre sableuse qui mène droit vers l'ouest en longeant, sur plus de soixante kilomètres, le lac Eyasi.

- Et maintenant, dit Christopher. Si nous rencontrons une voiture c'est qu'elle est vraiment perdue. Il s'est détendu et caresse sa fine moustache.

- Il y a beaucoup de bêtes sauvages dans cette région ? demande Marylin.

- Il y a surtout des Mangati, avec leurs vaches autour des points d'eau. Ils ont fait fuir beaucoup d'animaux, répond notre chauffeur.

- Et des serpents ?

- *Ho la la !* dit Christopher en français. *The black mamba is a very dangerous snake*, un serpent très dangereux. On en trouve sûrement par ici. Un jour, je conduisais un groupe de touristes dans le Sérengeti et nous avons croisé la route de ce mamba noir. C'est un grand blond qui me l'a montré "Arrêtez... ! Regardez le beau serpent sur le bord de la route" Le mamba nous a regardé et s'est précipité sur nous. *Ho la la...!* J'ai tout de suite accéléré, il nous a suivi, je roulais à 40kms/h et le mamba rampait à la même vitesse, je pouvais le voir par la vitre, *like that!* et il joint le geste à la parole d'un ample mouvement ondulatoire du bras - Pendant un quart d'heure il nous a pourchassé et puis il a abandonné. Ce devait être une femelle qui protégeait ses oeufs, pour nous agresser de la sorte. Soyez sûrs que le mamba noir est un serpent qui vous attaquera si jamais vous le croisez. Sa morsure est mortelle à chaque fois.

Inquiète Marylin ajoute : - En tout cas, avec la vipère, la première morsure n'est souvent qu'un avertissement. Elle ne fait que mordre sans inoculer son venin. C'est là qu'il ne faut plus bouger et attendre que le serpent s'en aille, en priant Dieu que la morsure soit réellement inoffensive. Je tiens ça d'un erpétologiste * chypriote à qui l'aventure est arrivée deux fois.

* Spécialiste des reptiles

- Là ! Des impalas, crie Stéphane.

A vingt mètres, des gazelles couleur sable surgissent d'un large commiphore aux branches acérées.

Plus loin, un chacal solitaire trotte le long du chemin.

- Attention aux araignées, il y en a de très venimeuses également. Le mois dernier, elles ont tué un touriste allemand, qui se promenait dans le bush du côté de N'gorongoro, Christopher poursuit son idée.

Marylin et moi nous regardons en souriant, ce masai doit exagérer. Il s'amuse à donner des frayeurs aux touristes. Le grand frisson doit être compris dans le forfait.

- Et le gonolek ! vous connaissez le gonolek? reprends notre guide.

- Le gonolek!!! tous les trois en chœur.

- C'est un animal très étrange, et très beau. Mais hélas il est extrêmement rare. Peut-être, aurez-vous la chance de le voir pendant votre séjour.

- Ha ha ha! nous éclatons de rire.

- Oui, on rencontre en Europe un cousin du gonolek, on l'appelle le dahu.

- C'est même le seul animal que j'ai jamais chassé, ajoute Marilyn. J'avais huit ans et j'étais en colonie de vacances en Bretagne.



LA RENCONTRE

Cela fait bien trente minutes que Christopher est en conversation radio avec notre futur campement. Il parle en swahili, tournant à gauche, à droite et revenant sur ses pas.

- Ils ont changé d'emplacement ce matin et sont incapables de nous guider, traduit-il brièvement.
- Le coin est magnifique, s'exclame Stéphane.

Nous sommes perdus dans un bush dense, dominé par un gigantesque amas de roches rouges, qui court à perte de vue vers l'ouest.

- Un joli site pour la varappe, rêve Marylin.
- Voilà le camp !

Nous débouchons sur une large clairière. Tout autour, des tentes paressent sous les arbustes. Au milieu est dressée une grande table ombragée d'une toile militaire.

Tandis que deux jeunes noirs déchargent notre cargaison, Jérôme notre réalisateur, nous accueille. Sur ses épaules pèse la responsabilité du tournage de ce film. Je sais qu'il est inquiet. Les trois semaines qui vont suivre seront pleines d'imprévus, de coups de fatigue et d'aventures. Le plus délicat sera de gérer la tribu des treize hadzabé, habitués à une vie sans contrainte.

- Bienvenue ! nous lance Dwight. Il est anglais et vit depuis toujours dans cette région d'Afrique. Il parle un swahili distingué. Grâce à lui ce camp a pu être aménagé. Notre régisseur s'occupera de l'intendance.

- Et le grand-père ? entame Stéphane.

- Ho ! le grand-père il est vraiment mort, répond Jérôme. Sa famille qui s'est installée là-bas à cinquante mètres, doit d'ailleurs faire une cérémonie funéraire ce soir. Cela a été une rude histoire. Je l'avais rencontré pendant le repérage, le mois dernier. Il était mal en point. La tuberculose ne l'empêchait pas de fumer tout ce que sa pipe pouvait accepter. An'k'a, son fils m'a raconté comment ils l'avaient tous conduit à l'hôpital avec l'argent que je leur avais laissé. Ils ont campé dans la cour pendant trois jours. Le quatrième jour ils n'avaient plus un shillingi *. Expulsé de l'hôpital, Le grand père est mort l'après-midi... La grand-mère m'a tout de suite proposé deux remplaçants pour notre film, je n'avais plus qu'à choisir.

- Ils ont l'air d'avoir des mœurs assez libres, l'interrompt Marylin.

- ...Et les femmes comme les hommes. D'après ce que j'ai appris, ces deux candidats étaient bien ses anciens amants...

- Ou peut-être même ses maris, ajoute Dwight.

- Non le réel problème c'est la santé de Saïmon. Il a six ans, c'est un des trois fils de An'k'a. Saïmon fait une grosse crise de paludisme, et cela inquiète beaucoup ses parents. Je lui ai donné de la Nivaquine, on va voir comment ça évolue.

Avec Marylin, nous allons préparer notre matériel d'enregistrement. Si les hadzabé acceptent d'être filmés ce soir, pendant la cérémonie, il faut être prêts.

Quelques instants plus tard, Jérôme nous rejoint dans une tente que nous avons investie de nos caisses, câbles et appareils électroniques. Nous avons même un moniteur vidéo qui pourra nous restituer les images que nous allons enregistrer.

* Monnaie Tanzanienne

- Si vous avez le temps, je peux vous présenter à Gudo et à sa famille. On doit mettre au point ensemble, le plan de travail de la journée de demain.
- J'ai encore quatre micros et les deux enregistreurs DAT à vérifier et à câbler. C'est toujours pareil avec le son. On en a pour des heures d'installation, ronchonne Marylin.
- Moi je viens !

*

- M'tana *! lance Jérôme à l'adresse d'un petit homme sec aux yeux plissés. Il nous répond d'un sourire malin et charmeur :
- M'tana! C'est Gudo, il est le personnage le plus écouté du groupe de hadzabé avec lequel nous allons composer ce film documentaire.



Gudo et Niébala en arrière plan.

* M'tana : bonjour en langue hadza

Nous nous asseyons autour de quelques braises rougeoyantes, sous l'ombre squelettique d'un petit acacia. On me présente An'k'a, un grand et beau jeune homme musculeux et Niébala sa jeune femme aux traits fins, torse nu, qui dépasse à peine les vingt ans. Derrière eux, je devine une petite paume claire dépassant d'une couverture. Ce doit être Saïmon, assommé par la fièvre.

A proximité, un autre petit groupe discute joyeusement autour d'un deuxième feu. A l'écart une jeune mère allaite son bébé.

Les hadzabé parlent tous le swahili, ce qui va faciliter la conversation. Entre eux, bien sûr, ils utilisent leur langage à clic.

- Ils nous invitent tous à la cérémonie, traduit Dwight. Gudo nous remercie beaucoup pour les plumes d'autruche que nous leur avons apportées. Ils les attendaient pour rendre ce dernier hommage à leur parent. Ce sera la danse de l'arc, elle doit se dérouler dans le noir. Rendez-vous après le coucher du soleil. C'est à dire vers une heure... Heu !... *Sorry !* Je veux dire sept heures. Ici on ne compte pas le temps de la même façon.

Le nouveau grand-père, Djela, s'est écarté des autres avec un tison fumant dans la main. Il enflamme consciencieusement un carré d'herbe jaune, qui cerne un arbre ronce bien sec.

- Est-il possible de filmer cette cérémonie ? demande Jérôme.

Les hadzabé acceptent à la condition qu'il n'y ait ni feu ni lumière. Seul la Lune doit éclairer la danse.



Djela et Tishi, la toque de phacochère.

Je m'écrie : - Moi je ne peux rien faire sans projecteur. Une scène sous une lumière lunaire, n'a jamais été enregistrée de façon satisfaisante sans recourir à des truccages.

Il est décidé en accord avec les hadzabé que cette nuit nous nous contenterons du son. Les chasseurs acceptent de reconstituer plus tard une fausse cérémonie pour les besoins du film.

Pendant cette discussion le feu qu'avait allumé Djela s'est propagé. L'arbre brûle maintenant jusqu'à la cime. Le campement est devenu une fournaise. Djela tourne autour du brasier en frappant le sol avec une bûche à moitié consumée. Il est seulement vêtu d'un pagne en peau, comme tous les autres membres de son clan, mais lui porte sur la tête un calot hirsute, en fourrure de phacochère *, qui lui donne un air sauvage.

- C'est pour préparer la danse de cette nuit. Gudo nous devine inquiets.

*

Je plonge la main au milieu des abeilles pour attraper une des canettes d'eau minérale, qui rafraîchissent dans une bassine.

- Elles sont assoiffées ces petites bêtes !

Certaines d'entre elles restent agglutinées sur ma bouteille, dont elles têtent avidement l'humidité. Je souffle dessus pour les en déloger.

Nous sommes tous réunis à l'ombre, sous la toile militaire.

Jérôme nous raconte pourquoi, il a choisi cet endroit pour tourner une grosse moitié du film.

- C'est un lieu magnifique et même magique. C'est ici le territoire ancestral des hadzabé. Vous voyez là-bas ! Derrière vous. Cette longue barrière rocheuse. Et bien, elle est truffée de peintures rupestres.

- Peintes par des ancêtres hadzabé ? demande Stéphane.

- C'est ce que pense Gudo, mais rien n'est moins sûr. Cette contrée regorge de sites préhistoriques. Un peu plus loin, Gudo nous a montré une sorte de sanctuaire sur un sommet vertigineux, où ils se rendent quelquefois. Ils appellent cela "les pierres du temps".

- On a tous lu ton scénario, Jérôme, coupe Marylin. Quand y va-t-on ?

- Je ne le sais pas encore. C'est à plus de quatre heures de marche. De plus An'k'a parle d'en profiter pour chasser le babouin. Il y en a beaucoup là-bas. On devra peut-être, y passer une nuit.

J'interviens : - C'est ici qu'ils habitent encore aujourd'hui ?

- En fait non, continue Jérôme. C'est l'histoire d'un mode de vie qui est en train de mourir. Ça a commencé sérieusement il y a trente ans, quand les mangati et les masai ont été chassés par la création du Parc National de N'gorongoro. Ils sont venus s'installer ici. Là-dessus, le gouvernement tanzanien a décidé de rassembler tous les nomades dans des villages. Ils les ont déportés. Ho, pas très loin... Aux abords d'un autre parc national. Celui du lac Manyara, que vous avez traversé hier. Les hadzabé n'ont pas tenu longtemps dans des maisons en dur à cultiver des oignons. Ils ont quitté leurs maisons et ont repris aux alentours, leur vie habituelle de chasseurs-cueilleurs nomades. Ils sont une centaine encore, à vivre aux franges de la réserve, cernés par les éleveurs masai et mangati, et par les gardes-chasse. Tous ont de bonnes raisons de ne pas souhaiter la présence des chasseurs. Et ici, sur leur territoire traditionnel, les rares points d'eau qui subsistent sont tenus par les pasteurs. Aujourd'hui, certains hadzabé comme Gudo ont compris qu'il leur fallait se battre pour sauver leurs droits. C'est pour cela que lui, et tout son clan, font ce film avec nous.

Le soleil frappe tout ce qui passe à sa portée. Je viens d'en faire l'expérience, en foulant

* Sanglier africain

l'étendue d'herbe qui me sépare de ma tente. Une brise vivifiante se lève et rafraîchit l'atmosphère, nous rappelant que nous sommes sur un plateau, à plus de mille mètres d'altitude.

Autour du camp, l'horizon est bouché par un maquis inextricable. Une haute barrière de formidables rochers, émerge et fuit, parallèle aux rives du grand lac. On peut voir, d'où nous sommes, au sommet de la crête, trois énormes doigts pointés vers un ciel sans nuage.

- Vous voyez, derrière vous, ces rocs en forme de... dents de requin.

- De là-haut, la vue doit être splendide, dit Marylin.

- Il faut vingt-cinq minutes pour y monter, réplique Jérôme. Mais tu as raison, ça vaut le voyage. Avant leur déportation, ils se réfugiaient dans ces grottes pendant la saison des pluies. Il y avait une source en contrebas, mais elle est tarie maintenant. C'est le décor principal de la première partie du film. Nous devrions y travailler une dizaine de jours. Encore faut-il que Dwight arrive à convaincre les hadzabé de s'installer là-haut pendant une semaine.

- Je ne leur ai pas encore annoncé, répond-il. Mais je sais que le plus gros morceau sera de convaincre les femmes, et ni Gudo ni An'k'a, leurs maris, ne m'y aiderons.

*



Dès la nuit tombée, nous rejoignons les hadzabé pour la cérémonie. Ils sont installés à proximité de notre campement. Ces quelques pas sont un voyage dans le temps, un retour vers l'âge de pierre.

Les trois feux ne sont que des taches chaudes dans l'obscurité qui baigne le camp hadza. La pleine lune gomme les couleurs. Les corps sont des ombres. An'k'a est assis avec nous, il parle fort dans un dialecte étrange. Sa langue claque à l'intérieur des mots.

- Il appelle les femmes, dit Jérôme.

A côté, sous un autre acacia, des formes apparaissent. Un bébé pleure, les femmes discutent. An'k'a s'est levé, il marche de long en large en agitant ses bracelets musicaux. Le chasseur

invective sa famille.

Les femmes commencent à chanter, entonnant une mélodie à trois voix. La harangue du guerrier était une chanson, il répond aux sons entremêlés des femmes.

Gudo a placé dans la cendre du grand feu assoupi de cet après-midi, les quatre arcs des chasseurs. Il porte une bouteille à sa bouche pour recracher ensuite le breuvage en pluie sur les armes.

An'k'a, qui tient dans sa main l'arc de son grand-père, nomme et chante un par un tous les membres de sa famille.

Marylin est en plein travail. La voix de Tishi bourdonne comme une note de cornemuse quand celle de Niébala se déroule, en harmonie.

Les chants et les danses s'enchaînent dans une nuit fantomatique. La musique des hadzabé est à la fois rude et mélodique. An'k'a est aux commandes et mène la cadence des chansons. Les effets de scène qu'il affectionne sont dignes d'une rock-star. Il joue sur une longue guitare à une corde, posée sur le sol, qui tient le rôle d'une contrebasse. Martelant la terre de ses pieds enserrés de clochettes, il suspend le rythme un instant... puis reprend de plus belle, entraînant avec lui les femmes, Gudo, Djela et tous les autres, qui mêlent leurs voix en une polyphonie sauvage.



Les Hadzabe chantent accompagnés par An'k'a.

SILENCE ON TOURNE



*Djela et Amissi contrôle les images sous l'œil de Jérôme, Chistopher et Stéphane.
(de gauche à droite)*

Il fait encore nuit noire quand nous nous engouffrons dans le 4x4. Nous voulons profiter des contrastes de la lumière rasante du soleil naissant.

Un pasteur mangati est là, enveloppé de rouge, appuyé des deux mains sur une longue sagaie ; la lame pointée vers le ciel. Les lobes de ses oreilles ne sont que des trous béants. Montant la garde devant une mare creusée dans le sable, il nous regarde de ses yeux noirs nous agiter devant deux hadzabé armés, vêtus de peaux de bêtes.

L'homme ne nous quittera pas de toute la matinée. Christopher notre masai, a beau user de toutes les stratégies : compréhension, colère, menace et même corruption, le mangati restera collé à nous comme un sparadrap récalcitrant. Il sabote plusieurs prises en les interrompant de son bavardage incessant. Gudo rigole de l'entendre pester "comme une vieille femme" dit-il.

Sur le chemin du retour, le hadza nous raconte comment autrefois il a transpercé de ses flèches, huit mangati qui lui cherchaient querelle.

- Ils étaient sur un talus, et je passais tranquillement en contrebas. Ils m'ont apostrophé en se moquant de moi. "Hé ! bouffeur de hyènes, va-t-en! tu n'as rien à faire ici" J'ai répliqué vertement. En guise de réponse une lance a frôlé mon épaule. J'ai décoché une flèche, qui s'est fichée dans son entrejambe. C'était une vraie bataille sous une pluie de sagaies. J'en ai atteint un deuxième au front. Pffft ! ils y sont tous passés.

- Et les flèches, elles étaient empoisonnées ?

Gudo ne répond pas.

Amissi est assis sur la banquette avant, aux côtés de Jérôme. Les mains à plat sur la planche de bord, le regard accroché à la piste. Il arbore un large sourire qui éclaire sa frimousse de gamin. Amisi est un orphelin, que le clan de Gudo a adopté il y a quelques mois. Il est souvent autour du feu des grands-parents, Bibi et Djela qui racontent que sa mère est morte de la morsure du fameux mamba noir. Il doit avoir dix ans. Entre ses cuisses recouvertes d'une étoffe nouée sur sa hanche, son arc et ses flèches lui donnent déjà l'allure d'un chasseur.

*

Nu comme un ver et haut comme trois pommes, c'est Swaï, sept ans. Il est en tête de la colonne et mène la marche. Son seul vêtement est une ceinture faite de ces petites perles multicolores qui composent les parures de sa tribu. Gudo est juste derrière. Quand Swaï se trompe, il s'arrête, l'attend, et lui montre gentiment le bon chemin. L'enfant reprend alors le commandement, le nez au vent. Il est fier et heureux d'ouvrir le chemin de tous les siens vers leur nouveau campement.

Gudo est le seul qui porte sur le torse, une tige de peau, nouée sur une épaule et rapiécée de perles.

Amissi est armé, comme tous les hommes de son clan.

An'k'a le chasseur et Djela le grand-père suivent, les flancs chargés dealebasses et de tapis roulés en peaux d'impalas.

Tishi la femme de Gudo et Niébala celle d'An'k'a portent chacune dans leur dos, un bébé endormi.

Saïmon, les yeux encore gonflés de fièvre, traîne son petit frère.

Djaopé ferme la marche. Elle a dix ans, l'âge d'Amisi. Elle porte elle aussi, comme une femme, sa soeur qui babille dans son cou, conduisant l'autre de la main.

Les hadzabé sont en route pour les grottes. Un petit groupe de treize hommes, femmes et enfants traversant la savane en file indienne.

La jolie Tishi maugrée, comme à son habitude. Elle tente de me culpabiliser en me tendant une part de son fardeau, mais je porte déjà dix kilos de caméra et de batteries ; je refuse poliment d'un air pressé. J'entends son rire moqueur derrière moi, mêlé à celui de son amie.

- Attention aux épines !

Je viens d'y laisser ma casquette. Elle est restée accrochée aux minuscules hameçons d'un arbre sans feuilles dont les branches se prélassent à hauteur de chapeau... ou de crâne.

- Aie !

Le traître me rappelle à l'ordre, plantant ses griffes acérées sur mon chef dénudé. Je reste suspendu et dois retirer un à un ces vicieux crochets.

Dwight qui connaît bien la région, vient à mon secours.

- Nous, les anglais appelons cela un "Wait a minute", attends une minute ! Quand tu passes à sa

portée, il te retient par la chemise avec ses ergots. Cela donne vraiment l'impression d'une main qui t'attrape par derrière et ne te lâche plus. Il faudra apprendre à les reconnaître, car ils se plaisent beaucoup dans ce pays.

Il y en a partout, de toutes les tailles : des nains, tapis dans les herbes, qui vous balafrent la main ; des grands dont la ramure plongeante vous arrête net en vous crochétant la joue. C'est ma première marche dans la savane mais je ne suis pas le seul novice. Marilyn s'est fait alpaguer la mousse anti-vent de son micro. J'entends râler notre jolie blonde.

- Ne vous écartez pas du chemin tracé par notre guide, nous lance Jérôme.

Swai, zigzague en contournant chaque buisson suspect. Son corps sombre se faufile et se moque des embûches. Mais c'est un enfant, nous devons plusieurs fois nous accroupir, pour passer entre les mailles du filet.

*



Après une courte ascension, nous débouchons sur une plate-forme poussiéreuse adossée à une falaise, surmontée par les trois colossales dents, visibles depuis le camp. Un à-pic d'une vingtaine de mètres meurt en pente douce vers le lac. La savane est grillée par le soleil hivernal. Nous sommes légèrement au sud de l'équateur. Sous ces latitudes, c'est la saison sèche ; trois mois sans une goutte de pluie.

Dans le lointain, noyées dans la vapeur, les eaux désertes butent sur un mur gigantesque, une faille ancienne qui contient le lac sur toute sa longueur.

Les deux mères hadzabé sont inquiètes. Leurs enfants longent le vide, attirés par l'espace qui s'ouvre devant eux. Elles les rattrapent prestement, vociférant contre nous et notre film. Nous leur proposons l'installation d'une barrière de ronces qui devrait les dissuader de s'approcher du précipice.

Les deux jeunes porteurs masai, Wakatété et Kimani se mettent au travail, tandis que nous nous dirigeons, par un surplomb étroit, vers une grotte naturelle.

Le grand-père est déjà là, à la lisière de l'ombre dense d'un énorme toit de roche affaissée. Quelques bûches se consomment à ses pieds.

Nous préparons l'enregistrement d'une séquence entre lui et Amissi.

- Silence... On tourne ! crie notre réalisateur.

Djela farfouille dans les braises avec ses doigts nus. Il en extirpe une, avec laquelle il allume une pipe rudimentaire en pierre.

L'orphelin se tient debout, en face de lui et attend sans bouger, qu'il ait fini sa longue inspiration saccadée. Les volutes de fumée âcre nous cachent le visage du vieil homme. Elles semblent sortir par les pores de sa peau. Il est secoué par une toux épouvantable. Sa tête est penchée au-dessus des braises, laissant couler de longs fils de crachat qu'il racle bruyamment au fond de sa gorge.

Il se calme et lance soudain à l'adresse du gamin un salut à faire trembler les montagnes.

- M'TAAANA

Amissi recule d'un pas, mais Djela lui tend la pipe encore fumante. Timidement, l'enfant la saisit et la porte à sa bouche, pour une bouffée qu'il inspire voluptueusement.

- Coupez !

C'est Jérôme qui interrompt la scène, en remerciant chaleureusement les deux hadzabé pour leur sens du spectacle.

Le gamin s'est éclipsé, nous ne le reverrons plus jusqu'au soir.

- Tu sais ce qu'il y avait dans la pipe ? me demande Dwight.

- Du tabac, non ?

- C'était de la marijuana... Ils l'échangent dans les villages bantous contre du miel et d'autres produits naturels.

*

Nous sommes tous assis au sommet d'une muraille de rocs empilés. Sur une immense forteresse rouge, d'où l'on peut voir, au-delà du lac, un gros soleil voilé qui tente difficilement d'embraser le ciel.

- D'ici, se souvient Djela, on pouvait autrefois surveiller le gibier. Les animaux grouillaient, du bas de la falaise jusqu'au lac. C'était avant l'arrivée des mangati et de leurs troupes. Les hadzabé, du haut de cette montagne, repéraient les groupes de zèbres ou de gnous, qu'ils allaient ensuite surprendre. Aujourd'hui, c'est fini. Les mangati ont volé les points d'eau pour abreuver leur bétail, le gibier est parti boire ailleurs... Comme les hadzabé.

Il lève les bras. Ses mains sont des ailes d'oiseaux qui s'enfuient.

- Nous ne connaissions pas la faim à cette époque. Mais il fallait disputer nos proies aux lions et aux hyènes qui pullulaient. Mon père m'a dit combien de fois il a dû découper dans la hâte, le cuisseau d'un zèbre qu'il venait de tuer, avec le grondement et le souffle des hyènes derrière lui.

- J'étais encore un jeune chasseur. Je surveillais les alentours, perché ici sur ce rocher, l'interrompt Gudo en pointant la main vers le lac. - J'avais repéré un troupeau de buffles. C'était là-bas... Dans la prairie qui borde cette langue de sel. Il y avait aussi un groupe de lionnes qui furetaient. Un lion c'est dangereux, mais un buffle c'est beaucoup de nourriture. Avec sa viande nous pouvons inviter nos familles et manger largement tous ensemble. Je suis descendu et me suis approché des buffles, avant que les fauves ne les trouvent. J'avais sans faire un bruit, courbé en deux, caché par les buissons. En contournant le troupeau, je découvre une bête isolée. Je réussis à

me glisser suffisamment près pour la force de mon arc. le buffle relève la tête, alerté par le sifflement de la flèche. Nos regards se croisent, avant qu'il ne bondisse de fureur.



Gudo

- Ouaaaah ! un buffle ! intervient Marylin. C'est une montagne de muscle, deux fois le poids d'un taureau de combat. Même un groupe de lionnes qui chasse ne s'y aventurerait pas, à moins que la famine ne l'y force.

Je demande candidement :

- Pourquoi toujours des lionnes, il n'y aurait plus de lions mâles en Afrique ?

Marylin répond d'une moue résignée.

- Le lion est l'archétype du mâle, macho et fier de l'être. Il laisse les femmes s'occuper de l'intendance, dort vingt heures sur vingt-quatre et passe à table quand le dîner est servi. Les lionnes, qui ont sué sang et eau à courir la campagne et risqué leur vie dans le combat, doivent s'écarter et attendre que "Môssieu" ait fini son repas. Même les lionceaux le laissent se rassasier, sous peine de sévères remontrances, avant de pouvoir ronger les restes.

- *Bawa !* * J'ai profité de la surprise du buffle pour me cacher un peu plus loin dans les hautes herbes. Je me suis couché en attendant que le poison fasse son effet. Un moment après, le buffle était étendu raide mort au milieu de ses congénères qui rumaient comme de stupides zébus. Il fallait encore patienter. On ne peut pas se promener comme ça parmi ces animaux. Ils sont colériques, forts et toujours trop nombreux. Je devais attendre que ces buffles veuillent bien aller brouter ailleurs. Les lionnes ayant senti la mort seraient sur les lieux dans un instant. Je surveillais

* *Bawa* = homme en langue hadza. Une exclamation qu'ils utilisent très fréquemment.

la brousse autour de moi. C'est très difficile de détecter un lion qui chasse dans le bush... Il est presque aussi bon chasseur qu'un hadza.

L'expression de Gudo s'illumine. Il fait une pause pour nous laisser le temps de l'imaginer ; seul, accroupi sous les herbes avec d'un côté le troupeau de buffles, et de l'autre un groupe de lionnes attirées par le sang d'un animal blessé.

- Les buffles aussi ont reniflé les fauves, reprend Gudo. Un gros mâle a redressé son mufler d'un air féroce. Toute la troupe amorce alors un mouvement de repli. C'est le moment de se glisser jusqu'au cadavre et de commencer à le découper. Les buffles se sont éloignés mais les lionnes se rapprochent. Je n'ai pas fini de tailler la première cuisse qu'elles sont déjà là. Elles m'encerclent et tournent en grondant. Les lions ne sont pas stupides, ils savent que le hadza est l'animal le plus dangereux de la brousse. Elles ont bien été obligées de me laisser emporter mon morceau de viande. J'ai chargé l'énorme cuisse sur mon épaule et je n'ai pas manqué de les saluer en partant: "Mesdames les lionnes, ce buffle était à moi..."

*

Le soleil a disparu. Caché par des monts noirs, il réussit enfin à enflammer le ciel déchiré de nuages. L'air vire à l'orange. Le vent se lève et plisse les fronts sculptés de Gudo et Djela qui regardent.

Depuis plus de dix mille ans, ils vivent de la même façon. La savane a traversé les millénaires en nourrissant les lions, les insectes et les hadzabé. Aucun d'eux n'a jamais rompu le fragile équilibre écologique de ce pays. Aujourd'hui la pression est trop forte. En un demi-siècle cette région d'Afrique s'est transformée plus vite qu'en trois millions d'années. Les troupeaux des éleveurs et le gouvernement Tanzanien, s'acharnent contre ces rescapés de la préhistoire. Les blancs avec leurs safaris, sont les seuls à pouvoir régler le droit de chasse pour des animaux sauvages de plus en plus rares. Il leur en coûte deux cents dollars américains pour une antilope. Les hadzabé payent cher cette intrusion de l'argent dans leur société. Certains d'entre eux, accusés de braconnage, croupissent en prison pour avoir tué un zèbre.



LES HADZABE

Au matin nous retournons à l'assaut du camp hadza. La journée s'annonce maussade. Une large dépression de nuages épais se dirige vers nous.

Ils sont tous là, sur la plate-forme, dans la poussière. Trois familles. Chacune autour de son feu.

Nous travaillons toute la journée en prenant soin de ne pas épuiser nos héros. Le tournage ne fait que débiter. Il faut veiller à ce que les hadzabé ne s'impatientent pas et ne soient pas lassés de notre présence exigeante. C'est le rôle de Jérôme d'organiser le temps et de ménager les susceptibilités de chacun. Surtout celles de Tishi qui mène parfois la révolte contre notre rythme. Nos démarches incessantes bouleversent son mode de vie et bafouent sa liberté qu'elle a toujours défendue.

Le chef n'existe pas chez les hadzabé. Les femmes comme les hommes ont tous leur mot à dire. Si Tishi ou un des enfants manifestent son mécontentement, refusent d'apparaître dans une scène, pas même Gudo ne tentera de le convaincre.

Ce matin, nous les laissons vaquer à leurs occupations habituelles. Caméra à l'épaule, je me promène d'un foyer à l'autre, captant les scènes de la vie quotidienne du camp au réveil. Ils s'y prêtent avec plaisir.

Amissi ne quitte pas des yeux An'k'a assis, qui ajuste ses flèches. C'est un geste qu'il recommence chaque matin. Il en porte une dans le prolongement de son oeil, vérifie sa droiture, repère une infime courbure qu'il rectifie entre ses dents d'un coup sec. Le gamin, barbouillé de poussière, refait après An'k'a les mêmes mouvements, vérifiant ses propres flèches, les chauffant rapidement dans la flamme lorsque le bois a trop travaillé avec l'humidité de la nuit.

Sous un arbre, aux pieds d'un éboulis pierreux, Tishi décortique consciencieusement un os de zébu, reste d'une cuisse que nous leur avons donnée la veille. Faute de temps, les hadzabé ne peuvent plus chasser. Nous leur fournirons quand il le faudra toute la viande nécessaire.

Ce matin, ils font la preuve de leur appétit de féroces carnivores :

A l'aide d'une brindille, une des fillettes se régale de la moelle qu'elle grappille, dans les débris du fémur que Tishi a fracassé d'une pierre. Swaï debout, blanchi par la poussière lui aussi, la regarde, en dévorant un morceau de viande bouillie. Gudo se saisit de la marmite qui contenait le ragoût, la porte à sa bouche et se délecte du bouillon saturé de gras.

An'k'a en a presque fini avec ses flèches. Il les a toutes passées en revue. Celles entièrement en bois destinées aux oiseaux et celles pour le plus gros gibier, se terminant par une pointe de fer, qu'il enduira d'une pâte noire malléable ; un terrible poison. Les quatre ailettes de plumes qui affinent l'équilibre sont détachées, lissées, caressées puis remises délicatement en place à l'aide d'un lacet de poils entremêlés, imprégné de salive.

Il vérifie une dernière fois la résistance du tendon de girafe qui relie l'arc, quand sa fille vient l'interrompre. Elle en est à l'âge des premiers mots et des premiers clicks.

- An'k'a, dit-il, faisant sonner le K d'un claquement de langue.

L'enfant essaye en se tordant la bouche.

- An...'kl'...aaa !

Sa grimace fait sourire son père.

Je me souviens de la soirée d'hier où nous essayions, pauvres petits blancs, de prononcer ce nom

à la sonorité nouvelle. Je suis rassuré d'entendre que pour les hadzabé aussi, l'apprentissage est long.



Tishi se régale, An'k'a et Swai à l'arrière-plan.

*

A l'ombre d'un commiphore au branchage tortueux, Stéphane fait parler Bibi. La grand-mère se souvient des temps de guerre contre les mangati.

- Pour eux, tuer un hadzabé était un acte glorieux, un passage obligé qui faisait de lui un vrai guerrier. Il paradait alors dans son village, avec le sexe du vaincu accroché à la ceinture. Les filles se pâmaient sur son passage, il était la fierté de ses parents. Tous dorénavant le respecteraient, car ce trophée prouvait la force de son courage.

Bibi est très en colère, elle parle d'une voix forte. Sur chaque mot elle fait claquer sa langue, pour souligner cette rancœur qu'elle couve au fond de l'âme.

- Je me souviens de la fuite de ma famille devant la haine des mangati qui nous pourchassaient. J'étais encore une enfant, mon père me portait sur son dos pour courir plus vite et trouver refuge dans ces grottes. Beaucoup d'entre nous sont morts. Les hadzabé n'aiment pas la guerre. Nous préférons rester à l'abri de la folie de ces sauvages.

Je profite d'une pause pour soulever un problème, qui me taraude depuis ma première rencontre avec les hadzabé.

- En fait ! c'est une supercherie... Ce ne sont pas des hommes du néolithique, puisqu'ils utilisent le fer...!!!

- C'est vrai ! répond Jérôme. Mais ils l'ont découvert depuis peu de temps. Ils récupèrent les objets métalliques abandonnés par les blancs ; des clous, de vieilles boîtes de conserve... Bref ! tout ce qu'ils peuvent glaner. Ils les transforment ensuite en couteaux ou pointes de flèches. Tu verras par toi-même comment ils travaillent le métal. C'est assez rudimentaire.

An'k'a déroule sur le sol un carré d'étoffe contenant ses outils ; un petit marteau, un poinçon et trois pièces de fer grossièrement aplaties. Il s'agenouille devant une pierre sous le regard curieux des enfants. Son marteau frappe une des pièces métalliques qu'il maintient sur l'enclume de fortune. Les deux gamins sont hypnotisés par le martèlement régulier, attentifs à chacun des gestes du hadza. Une fillette veut jouer avec le poinçon, An'k'a la repousse gentiment.



Amissi

Cette tâche monotone pourrait se prolonger pendant des heures. En rencontrant les masai et les blancs, les hadzabé ont découvert le fer sans connaître les techniques de la forge. Ils ne chauffent pas le métal et le travaillent à froid. Une pointe de flèche ne se fabrique pas en une seule journée. Ce serait trop long et fastidieux. Le hadza garde toujours avec lui plusieurs ébauches qu'il façonne de temps en temps sur un coin de pierre.

Les harpons achevés sont tranchants. Sur certains, la partie inférieure est ciselée de pics. Chaque flèche est un modèle unique. Quelques-unes sont très simples tandis que d'autres sont hérissées de minuscules ergots. La tige est sculptée de stries décoratives.

An'k'a se saisit du gros clou qui lui sert de poinçon. Il cogne et découpe dans le fer la forme du crochet. Millimètre par millimètre la pointe de flèche prend corps. Il dégage le pic et les ailettes qui maintiendront l'arme dans les chairs. Son travail n'est pas terminé. Il range ses outils et les pièces dégrossies dans un coin de la hutte. La finition de son ouvrage est remise à plus tard.

*

Notre film se construit séquence par séquence. Saïmon est sorti de sa fièvre. On le voit parfois sourire vaguement en observant ses frères et ses cousines jouer dans le bush.

- Saïmon va mieux mais il m'inquiète encore, nous dit Jérôme. Il a vraiment un gros ventre et ses parents me disent qu'il n'a pas retrouvé l'appétit.

Nous possédons au camp un téléphone satellite qui nous permet d'appeler la France.

Il est difficile de faire un diagnostic sans examiner le malade. Le médecin nous dresse une liste de questions à poser à son père afin de nous guider. Il penche pour une invasion très avancée de vers intestinaux et dans ce cas nous conseille de lui administrer un puissant vermifuge.

Le contenu de la valise à pharmacie est répandu sur la table. Evidemment nous n'en avons pas.

- *All right!* intervient Dwight. Je vais contacter Arusha... Je pense pouvoir en faire venir d'ici un jour ou deux.

Notre camp est devenu une véritable infirmerie. C'est Christopher qui nous fait remarquer que Amissi boitille depuis le matin. Il a une plaie largement ouverte qui lui entaille le pied. Dwight le soigne à force de désinfectant et de compresses stériles. Il a peur que la blessure ne s'infecte dans la poussière de la brousse.

Pendant ce temps, Marylin se charcute avec une aiguille chauffée au rouge. Elle s'est plantée tout à l'heure une brindille de commiphore dans le genou et tente de la déloger.

- *Sawa !* c'est bon, lance Dwight en tapotant le mollet du gamin. Amissi contemple son pansement d'un air ravi.

- *Bawa !* An'k'a arrive en boitant, se plaignant d'une foulure à la cheville. Cette fois c'est Jérôme qui farfouille dans la pharmacie. Il passe lui-même la pommade sur les muscles endoloris de son ami.

- A qui le tour ? s'écrit Marylin.

- Moi j'ai un problème d'insomnie, dit Jérôme. Je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit à cause des hyènes qui fouinaient autour de ma tente.

- Des hyènes ! tu rigoles...? sourit Stéphane. Moi j'ai une recette miracle contre les fauves... C'est un tampon dans chaque oreille. Plus un bruit, ni hyène, ni lion. Et si vraiment tu ne trouves pas le sommeil, j'ai avec moi un somnifère qui fait des merveilles.

Notre jolie blonde ricane.

- Ce ne seraient pas les ronflements de notre cher cameraman qui t'empêchent de dormir ?

*

Nous nous levons comme chaque matin avec le soleil.

Jérôme est devant une tasse de thé, il griffonne une liasse de feuillets dactylographiés.

- Je raye !... Je raye des pans entiers de scénario. On a bien travaillé... Je pense pouvoir quitter les lieux d'ici trois ou quatre jours. Demain, c'est une grosse journée qui nous attend. J'aimerais tourner la séquence des pierres du temps. D'après An'k'a si nous voulons avoir une chance d'apercevoir des babouins, il faudrait être sur place dès l'aube. C'est un affût délicat. Moins nous serons nombreux, meilleures seront nos chances de voir les singes s'approcher du point d'eau. Si tu es d'accord, je te propose de passer la nuit sur place avec les trois hadzabé qui nous accompagneront.

Je suis très enthousiaste à l'idée de ce bivouac improvisé et j'accepte avec plaisir. Il n'est pas donné à tout le monde de vivre une nuit de préhistoire.

- Il faudra vous poster avant le jour avec Gudo, An'k'a et Amissi, à portée d'arc de la source, aux pieds de la colline des pierres du temps. Tu verras c'est un endroit fabuleux de l'autre côté de la vallée cachée. Là-bas, à part les bêtes sauvages tu ne rencontreras personne. Les mangati ne s'y aventurent que très rarement, car l'eau est souvent souillée et imbuvable.

Il nous faut absolument une scène de chasse pour notre film. Celle que nous projetons d'enregistrer demain nous paraît plutôt aléatoire. Gudo, on ne sait pourquoi, est réticent à l'idée de passer la nuit sur place. Jérôme essaye d'en savoir plus, mais le chasseur élude ses questions.

- De toutes manières, la semaine prochaine nous serons dans cette réserve privée que Dwight nous a trouvée. C'est à cinq heures de piste au sud-est de Arusha. Il paraît que cette région est remplie de gibier.

Pour les hadzabé comme pour les lions et les autres prédateurs, c'est de préférence la nuit que la chasse se pratique, car les chances de succès sont nettement supérieures. Pour nous, il n'est pas possible de filmer sans lumière. Si nous devons allumer notre puissant projecteur, les animaux seraient tétanisés par cette lumière surnaturelle. La chasse serait trop facile et peu crédible. Cette scène nous devons la tourner en plein jour. Nous engageons une longue discussion sur la meilleure méthode à utiliser pour cette séquence capitale.

*

- Les femmes sont là, prêtes pour une séance de cueillette, intervient Dwight.

- Et Amissi où est-il ?

Dwight se tourne vers Tishi et lui répète la question en bon swahili.

- Il est parti dans le bush avec ses armes, nous traduit-il. Je crois bien que tu devras t'en passer...

- Ok ! ...Allons-y ! lance Jérôme.

Elles sont toutes venues. De Bibi à Djaopé qui porte sa petite soeur. Tishi et Niébala sont en tête de la file. Elles bavardent gaiement en battant les herbes d'une baguette de bois.

Soudain l'une d'elles pousse un cri. Les autres accourent aussitôt. Niébala leur montre quelque chose du bout de sa canne. Djaopé s'est glissée entre les jambes de ses parentes, tandis qu'elles discutent devant un fil argenté, presque invisible.

- M'zoungo...

Nous découvrons, semblant flotter dans les airs, une grosse araignée noire et jaune qui attend son déjeuner. Elle a tissé un long fil de soie qui barre le passage.

Tishi lui crie sa colère, mais elle se garde de la déranger. Ses compagnes font de même, décrivant un large détour pour éviter le monstre.

Nous arrivons dans une prairie accueillante clairsemée d'arbustes au feuillage vert poudré.

Bibi se précipite la première. Elle picore les petites baies orangées dont un arbre est couvert.

Tishi et Niébala se disputent une branche bien garnie, tirant violemment dans tous les sens en riant à gorge déployée. Elles remplissent de fruits les grandes coques qu'elles ont emportées.

Tandis que je filme leur travail et leurs jeux, Jérôme m'arrête alors que je recule en aveugle. Il me montre, tapi à hauteur de ma hanche, le sosie de l'araignée qui avait effrayé les femmes hadzabé.

- A voir comment Tishi s'est comportée tout à l'heure, ces araignées tigrées ne doivent pas être inoffensives.

- *Ho la la !...* me répond Christopher. C'est celle qui a piqué mortellement le touriste allemand il y a quelques mois.

Une pause et j'ai le temps de goûter à ces baies de la taille d'une groseille. Elles possèdent un gros noyau entouré d'une pulpe fine et sèche au léger goût de framboise.



Sur le chemin du retour nous rencontrons le gamin. Il a tué une de ces pintades bleues que nous avons souvent croisées, courant et voletant maladroitement à notre approche.

Swaiï, son éternel et joyeux compagnon de jeux est avec lui. Il nous mime le geste de son ami bandant l'arc. Amissi soulève fièrement le bel oiseau dont ils feront leurs repas sitôt rentrés au camp.

*

- Un hadza ne dort jamais dans un baobab.

Ce sont les paroles de Gudo.

Nous sommes devant l'un de ces majestueux mastodontes. Un tronc énorme, boursoufflé, dégoulinant comme une chandelle consumée sur son bougeoir. Il est surmonté de branches râblées qui à leur base forment un lit large et confortable. Gudo est notre conseiller ethnologique et nous ne filmons rien sans son approbation.

Amissi a ramassé un fruit vert tendre qui ressemble à une grosse amande. Après avoir brisé la coque, il suce la chair blanche acidulée.

Le baobab est une véritable corne d'abondance. Il n'est pas rare d'y découvrir une ou plusieurs ruches d'abeilles sauvages dont le miel se récolte. Les graines de l'arbre, protégées par leur gangue dure sont pilées et constituent sous forme de farine, une des bases de la nourriture des habitants de la savane. On peut voir plantés le long du tronc, des échelons rudimentaires en bois que des hommes ont placé là pour y grimper.

Mais, un hadza ne dort jamais dans un baobab, et Gudo nous emmène mystérieusement à la recherche du bon arbre. Il n'en dira pas plus nous laissant à nos commentaires.

- Ce doit être à cause des léopards. Ils dorment toute la journée dans les arbres et sortent la nuit pour chasser. Gudo n'a sans doute pas envie de se retrouver au petit déjeuner en tête à tête avec un fauve. Les baobabs sont de trop beaux abris et doivent être assez prisés.

- *Bawa!* Il s'arrête et nous indique plus loin un acacia qui déploie sa ramure comme un parasol.

Le ciel n'est pas encore noir. Une Lune rousse flotte au raz des cimes. Elle semble rebondir pour prendre son élan.

- Ca tourne...! crie Jérôme.

Gudo grimpe dans l'arbre puis fait semblant de s'endormir. Sa silhouette enchevêtrée dans les branches se découpe sur le disque de lumière.

- Coupez ! la prise est finie.

Marylin qui était cachée sous l'acacia avec son micro, se précipite vers nous.

- En plus il a ronflé... Un vrai comédien.

Gudo nous rejoint et rit avec nous de sa performance d'acteur.

Nous demandons souvent aux hadzabé de jouer de véritables scènes de comédie. Jérôme a longtemps discuté avec Gudo et An'k'a lors d'un premier voyage le mois dernier. Ensemble ils ont imaginé certaines scènes qu'il nous faut reconstituer. Plus d'une fois ils nous ont étonné par leur sens du cinéma et de la mise en scène. Nous remarquons qu'ils prennent un réel plaisir à rejouer devant nous leur vie quotidienne. Ils ont bien compris qu'au travers de la caméra vidéo, cet oeil noir qui les scrute impitoyablement, de nombreux européens vont les découvrir, apprendre à les connaître et, ils l'espèrent les apprécier.

*

Certains soirs nous mettons en route notre groupe électrogène et nous les invitons à visionner les images tournées dans la journée.

Les plus démonstratifs sont les deux garçons Swaï et Amissi. Quand Djela apparaît sur l'écran avec sa pipe en pierre, et qu'il se lance dans une de ses improvisations dont il a le secret, levant les bras au ciel d'un geste solennel, les deux gamins sont littéralement pliés de rire.

An'k'a est très attentif à la musique enregistrée un soir autour du feu. En bon chef d'orchestre à la recherche de la perfection, il a grondé entre deux bonnes prises, Djela qui n'était pas dans la cadence. En se voyant ainsi apostrophant le vieil homme, il est inquiet à l'idée que nous puissions utiliser ce passage dans le film.

Tous admirent les magnifiques couchers de Soleil et les décors extraordinaires dans lesquels ils évoluent.

Même Saïmon est venu pour se voir. Pour la première fois j'ai vu notre malade rire.

Nous retrouvons An'k'a assis en tailleur, devant les quelques braises qui marquent l'entrée de sa "maison". Niébala est avec lui et Saïmon dort déjà, roulé dans une couverture sous l'arbuste dénudé qui fait office de toit.

Il fait nuit, le camp est calme. On entend au loin un roucoulement de tourterelle qui couvre le grincement des insectes. A quelques mètres la famille de Gudo chuchote. Leur feu n'est qu'un point rouge dans le noir. Eux sont invisibles.

On ne distingue rien de la lueur du foyer des grands-parents. Seul un filet de voix parvient à nos oreilles.

Ils semblent bien fragiles, ces trois petits feux silencieux. Ces hommes de l'âge de pierre, fondus dans leur monde primitif.

Nous interrogeons An'k'a sur l'état de santé de son fils :

- Deux fois les pluies sont passées depuis qu'il est malade. Il ne mange presque plus rien et ses cacas sont pleins de petits serpents blancs.

Nous sommes tous d'accord ; l'enfant est infesté de vers.

- Le médicament sera ici dans quelques jours, dit Dwight. Eric me l'a promis. Il fait ce qu'il peut pour trouver une voiture, un chauffeur et nous l'apporter au plus vite.



LES PIERRES DU TEMPS

Les étoiles s'éteignent une à une. Le ciel s'éclaircit lentement. Le jour se lève et nous surprend dans nos voitures, en route pour les pierres du temps.

Christopher a quitté la piste depuis un long moment. Il cherche des ouvertures dans un maquis toujours plus inextricable. Le lit d'une rivière asséchée nous empêche d'avancer. Notre chauffeur s'est juré de la traverser. Il tourne depuis une demi-heure à la recherche d'un passage qu'il finit par trouver. Nous n'irons pas beaucoup plus loin. Christopher arrête le 4x4 à l'ombre d'un gigantesque baobab.

- Celui-là, on le repérera facilement, nous dit-il. Cela nous sera utile ce soir, pour retrouver les voitures.

Nous avons abandonné l'idée du bivouac et de la chasse aux babouins. Gudo s'y est formellement opposé sans nous donner d'explications.

Dwight tente de nous en donner la raison.

- Ce doit être pour éviter ce groupe de hadzabé avec lequel il a de très mauvaises relations. Ils sont encore une centaine à vivre au nord de Yaida. Les pierres du temps se trouvent sur leur territoire.

- C'est vrai ! coupe Jérôme. Il m'a déjà parlé de ce Mustapha. Pour lui c'est l'homme qui a trahit ses semblables en collaborant avec les autorités tanzaniennes. Il a poussé son clan à la sédentarisation. Les deux hommes sont à couteaux tirés et Gudo préfère sans doute éviter une confrontation.

Cela fait une bonne heure que nous marchons. La matinée est bien entamée et le Soleil nous fait courber la tête.

Wakatété et Kimani, nos deux jeunes porteurs masai, transportent notre trépied et les accessoires d'enregistrement sonore que Marylin leur a confiés. Jérôme et moi portons à tour de rôle les dix kilos de la caméra en bandoulière sur l'épaule. Stéphane est alourdi de plusieurs litres d'eau. Le sac rempli de cassettes et de batteries pesantes, est dans le dos de Christopher. Dwight porte le déjeuner. An'k'a et Gudo, côte à côte les armes à la main, conduisent la colonne.

- Où est passé Amissi?

Le gamin a disparu.

Nous sommes arrêtés au sommet d'une colline au centre de la vallée cachée. Devant nous, un chaos de roches bouche l'horizon sur plusieurs kilomètres.

- Les pierres du temps ! nous montre Jérôme. Encore deux heures de marche pour les atteindre. Il faudra travailler vite et rentrer avant que la nuit ne tombe. Dans le noir il serait impossible de retrouver les voitures.

- J'aimerais éviter de coucher dehors, sans eau, sans provisions et sans les duvets...

- On n'en mourait pas, conclue Marylin. C'est bien comme ça que vivent les hadzabé depuis la nuit des temps.

Jérôme braille de toute ses forces le nom du gamin. Seules les tourterelles lui répondent. Les

grandes prairies jaune paille qui ondulent autour de nous restent désespérément désertes. Une demi-heure passe. Nous admirons des impalas en pleine course sur le coteau que nous venons de traverser.

Amissi finit par nous rejoindre. Il marche à grandes enjambées. Un large sourire éclaire sa bouille ronde. Il porte deux oeufs blancs dans la main. A sa ceinture sont accrochés des oisillons. Il me les montre en se tapotant le ventre d'un air gourmand.

- Il a trouvé un nid, soupire Dwight. Il en fera son repas tout à l'heure... Pour ma part, je préfère le poulet que nous a préparé le cuisinier.



Les hadzabe en marche.

Chacun reprend sa charge. Assommés de chaleur nous repartons en file indienne sur une longue crête dégagée.

Soudain, Gudo et An'k'a poussent des cris. Ils gesticulent, pointant la main en direction du ciel vide et se mettent à courir, dévalant la pente jusqu'au fond du vallon.

Amissi a vu lui aussi. Très excité, il nous indique un point noir au-dessus des chasseurs.

- L'oiseau-miel ! s'écrie Dwight. Ecoutez-le... Il chante... Il a senti le miel. Les hadzabé sont partis à sa poursuite.

- Il chante... Où ça ! souffle Marilyn. Où est Wakatété...? C'est lui qui a le micro. WAKATETE...!

- Sawa, sawa ! * Il accourt et lui tend le précieux sac à dos. Marilyn rouspète en s'empêtrant dans les câbles :

- Il faut absolument que j'enregistre ce chant.

*Sawa en swahili = d'accord, tout va bien.

Quant à moi j'ai déjà renoncé, les chasseurs sont loin et je n'ai même pas vu le volatile. Le gamin s'est précipité et descend lui aussi la colline.

- On y va ! dit Jérôme.

Les hadzabé ont atteint un arbre isolé, qui pousse au bord d'un ruisseau saisonnier.

Quand nous les rejoignons, An'k'a souffle sur une poignée d'herbe sèche qui fume abondamment. Il décrit un large mouvement latéral, le bras tendu, la paille dans la main, pour attiser la flamme. Gudo a rassemblé des brindilles qu'il fait prendre grâce au paquet enflammé.

Deux branches mortes... et le feu crépite. Cela paraît si simple...

Amissi en profite pour y jeter les oisillons en entier, avec leurs plumes. Il s'accroupit et commence son déjeuner improvisé. Il brise la coquille de l'oeuf pour le gober d'un seul coup. Après avoir avalé le deuxième, il retourne les bêtes sur la braise.

An'k'a grimpe au tronc et inspecte la ruche qui s'est installée dans une fente, à la naissance des branches. Un essaim brillant virevolte autour de lui. Ce sont des abeilles sauvages. Il ne semble pas s'en soucier.

Le gamin a sorti les oiseaux des flammes et les dévore tout juste cuits.

An'k'a se saisit d'une bûche fumante et la plonge délicatement dans la ruche. Le nuage d'abeilles s'épaissit. Effrayées, impuissantes, elles se précipitent au dehors.

L'atmosphère est chargée de brouillard. Elle bruisse de centaines d'insectes qui bourdonnent en tous sens. L'arbre entier est enfumé. Sous son ombre, les rayons du Soleil vibrent comme dans une cathédrale baignée de lumière.

An'k'a plonge la main dans cette ruche survoltée. Il la ressort lestée d'un morceau de cire poisseuse, qu'il porte aussitôt à la bouche. Il recommence, et cette fois c'est le bras qu'il enfourne jusqu'à l'épaule. Le torse en appui sur une branche et les pieds sur le tronc, il soulève une lame blanchâtre qu'il partage vite avec les autres. Tous se régalent en suçant goulûment la cire.

Les abeilles se sont éparpillées. Elles renoncent à leur trésor, trompées par leur peur instinctive du feu.

Gudo escalade le tronc, puis d'une claque colle un morceau de cire chargé de miel sous l'entrée de la ruche abandonnée.

- Pourquoi fait-il ça ? demande Jérôme.

- C'est une sorte de pacte avec l'oiseau-miel, plaisante Marylin. Il a trouvé la ruche et les hadzabé le remercient en lui laissant sa part. D'ailleurs, où est-il passé...? Envolé ?

- *Bawa!* c'est pour que les abeilles reviennent et continuent leur travail, répond Gudo.

Je taquine Marylin :

- Trop tard pour le son... Le bel oiseau s'est enfui. Ce n'était pas ton jour de chance. Les hadzabé lui ont volé sa découverte et toi tu n'auras pas pu enregistrer son cri.

Tuhu-tuhu... Tuhu-tuhu... Je l'ai quand même entendu. C'est un bon début, ajoute-t-elle optimiste.

Amissi me propose en riant une bouchée de cire gorgée de sucre.

- Pouah ! Mais c'est dégueulasse... On dirait de la bave fermentée. Je recrache tout, il m'observe sans comprendre en mâchonnant cette horreur.

Gudo rigole : - Ces abeilles sont paresseuses. Leur miel n'est pas encore prêt.

*

Nous avons repris notre marche. Les épineux nous obligent à de multiples détours, pourtant nous recherchons leurs maigres ombres pour échapper aux morsures du Soleil qui nous brûle à travers les chemises.

Gudo notre guide a obliqué vers la gauche, et descend dans le bush qui se resserre. Les masai ne sont pas d'accord. Ils choisissent un autre itinéraire qui rejoint le ru en ligne droite, face à la pente. J'hésite un instant. Quel groupe suivre ? Les masai eux aussi connaissent la savane. Ils sont plus grands, et empruntent souvent des chemins mieux adaptés à ma taille. J'opte malgré tout pour Gudo. Je passe un long moment le torse courbé, à me faire alpaguer par les épines des "Wait a minute". Je suis couvert d'égratignures.

Nous sortons enfin du bois, foulant un sol caillouteux et ombragé qui remonte doucement vers les pierres du temps, si proches.

- Il faut les contourner par derrière, nous informe Jérôme, fort de son expérience du mois dernier. De ce côté-ci, elles sont infranchissables. Allez courage ! Le déjeuner nous attend là-haut.

Nous débouchons sur un plateau verdoyant. Le gamin se met à courir et s'allonge, le ventre dans l'herbe grasse.

- C'est le point d'eau, s'écrie Dwight.

J'ajoute : - C'est ici que j'aurais dû me poster à l'affût avec mes compagnons hadzabé pour attendre les singes.

-Oui ! répond Jérôme. Regarde...! Les babouins sont là-haut. Ouaaah! c'est une vraie colonie. En ce moment ce sont eux qui nous observent.

Un vertigineux amas de roche surplombe le plateau. Sur sa crête les babouins sautent de pierres en pierres. Un gros mâle est assis sur une aiguille et nous surveille.

Amissi se relève après avoir étanché sa soif. Le point d'eau n'est qu'un étroit marécage camouflé dans le pré.

Gudo se penche à son tour et recueille dans la paume de sa main, un peu d'eau saumâtre qu'il goûte, puis recrache violemment.

- *Bawa!* lance-t-il en se relevant. Le visage renfrogné, il passe son chemin sans une explication.

- Si Gudo refuse cette eau, c'est qu'elle est vraiment imbuvable... Nous partagerons nos gourdes avec eux.

*

Il nous a fallu cinq heures pour atteindre notre but. Notre faim calmée, nous apprécions la fraîcheur d'un sous-bois.

Jérôme organise le travail de l'après-midi :

- J'ai deux longues séquences à tourner avant de plier bagages. Le retour devrait être plus rapide, car nous avons pris tout notre temps ce matin. Il faut impérativement quitter les lieux vers quatre heures pour retrouver les voitures avant la nuit. Bien...! il jette un coup d'œil à sa montre - Je vous accorde une heure avant de grimper et commencer notre travail.

Nous nous étendons tous, la casquette sur les yeux, pour une bonne sieste.

Une paroi de roche lisse s'élance, inclinée vers le bleu pur du ciel. On distingue deux tables de pierre posées en équilibre au sommet. Sous nos pieds gît un énorme bloc qui s'est brisé en dévalant la pente.

- Selon Gudo, c'était une des pierres du temps. Les mangati l'ont déséquilibrée pour la jeter dans le vide, il y a plusieurs années, raconte Jérôme. C'est la première fois que Amissi vient voir le sanctuaire et je pense qu'il va être surpris.

Nous l'escaladons en prenant garde de ne pas glisser. Affleurant du granit, le quartz scintille. Au-dessus c'est le ciel monochrome, en-dessous la vallée cachée déroule ses collines à perte de vue, fermée au nord et au sud par des barres minérales qui entaillent la savane.

Je porte la caméra. Comme toujours dans ce genre de situation, je redoute sa chute qui gâcherait tous les efforts de la journée.

Les trois hadzabé se hissent jusqu'aux deux tables. Posées au bord du gouffre, elles menacent de vaciller au moindre courant d'air.

La première pierre est constellée de cavités de la grosseur d'un poing.

- Ces trous sont l'histoire de notre peuple, raconte Gudo devant le gamin émerveillé. Chacun d'eux représente autant de saisons des pluies que tous les doigts de tes mains. Le premier hadza a vu cette pierre lisse, mais aujourd'hui le temps a passé. Les années ont creusé la roche pour nous rappeler que nos ancêtres ont toujours vécu là.

Plus loin, Gudo ramasse un galet posé sur la deuxième table de pierre. Elle forme une cuvette à hauteur de la taille. Avec le galet il frappe la pierre du temps qui résonne comme un tambour. Le son est formidable, Amissi est muet de stupeur. An'k'a cogne lui aussi. Le rythme s'installe, envoûtant. Les innombrables entailles qui affleurent de ce tam-tam naturel, témoignent de la ferveur de leur musique.

An'k'a entonne un chant, tandis que le gamin ramasse les derniers galets. Il frappe des deux mains, comme une brute, ajoutant la fureur au rythme lancinant.

On ne peut plus les arrêter. Nous avons depuis longtemps fini nos enregistrements, qu'ils continuent à jouer pour leur unique plaisir.

Une dernière mélodie et Jérôme intervient poliment :

- C'est bien ici que pousse l'arbre à flèches ?

Gudo nous entraîne. Il s'approche d'un buisson hérissé de branches rectilignes. Il tâte et observe attentivement les tiges, avant d'en choisir plusieurs.

- Elles servent aussi à faire le feu, explique-t-il à Amissi. Je te montrerai plus tard comment on s'y prend. En attendant regarde ces tiges comme elle sont droites. Elles ne poussent pas partout. Je suis venu souvent ici pour y tailler de nouvelles flèches.

Il est temps de partir. Nous reformons une colonne et rebroussons chemin. Les grosses chaleurs se sont dissipées. Les couleurs se réchauffent sous les rayons de l'astre qui décline. La savane s'embrace. Les prairies jaunes virent au cuivre rouge. L'air est doux et l'ambiance feutrée.

Les babouins sont toujours là, perchés sur leur forteresse inaccessible. Ils surveillent la mare en attendant que nous nous éloignons pour venir s'abreuver.

La marche est longue et superbe. Les hadzabé sont infatigables. Amissi court la campagne à la recherche de son dîner. Les deux chasseurs ouvrent le chemin d'un pas léger mais soutenu. Au détour d'une colline nous apparaît le lac. Des zèbres paissent sous des acacias, à proximité d'un troupeau de vaches qui font sonner leurs cloches. C'est le retour à la civilisation, nos voitures doivent être toute proches. Je partage les ultimes gorgées de ma gourde avec Marylin. Nous sommes épuisés par cette longue course, et le tournage de notre film.

Les vallons se succèdent. Chaque fois nous sommes certains que le prochain sera le dernier. Jusqu'à présent, je reconnaissais les vallées, les collines, mais maintenant si près du but, je suis désorienté.

- Dwight ! s'écrie Jérôme. Peux-tu demander à Gudo de traverser cette prairie, là-bas ? La lumière est très belle. J'aimerais le filmer de loin, perdu dans ce cadre grandiose.

Gudo s'exécute et disparaît. Nous ne le reverrons plus.

- C'est raté ! il est caché par les arbres. Ne restons pas ici, la nuit va tomber, nous devons rejoindre les voitures.

Le Soleil sombre derrière les falaises qui ferment la rive nord du lac. Sous les tropiques le

crépuscule ne dure jamais longtemps. Dans une demi-heure les étoiles s'allumeront, le noir s'installera. Il deviendra impossible de se repérer.

Les porteurs se sont arrêtés. La discussion qu'ils engagent avec Christopher est très animée.

- Ils ne sont pas d'accord sur la direction à emprunter, nous traduit Dwight.

Christopher indique un arbre au sud-est. Selon lui c'est notre baobab. Wakatété répond sur le ton de la plaisanterie et part vers le nord. Kimani le suit. Christopher s'enfonce seul, sûr de lui, à l'opposé.

- Il faut retrouver Gudo, s'inquiète Jérôme en les voyant disparaître.

- Et si Gudo choisi une troisième voie... Laquelle choisiras-tu ?

- Celle du hadza évidemment. Je te conseille de faire de même, il est armé, ce qui est plutôt rassurant si nous devons dormir ici....

- Le voilà ! coupe Dwight.

Nous l'avions dépassé. Il arrive accompagné du gamin. Quand il nous rejoint, Dwight le met au courant de la situation. Il éclate de rire puis démarre sur les traces des porteurs.

Un instant plus tard, Christopher débouche d'un bouquet d'arbres l'air penaud. Il doit subir les ricanements de ses compatriotes.

*

Nous découvrons notre baobab au dernier moment, lorsque Vénus la plus brillante des étoiles s'allume, la première. C'est une planète, elle nous indique plein ouest. Vue de la Terre, en cette période, son orbite est calquée sur celle du Soleil. Elle se couchera au même endroit dans quelques heures.

Il reste un peu d'eau que Dwight avait caché sous un siège. Nous le remercions tous pour sa prévoyance.

- L'eau est chaude, il nous manque le thé, rêve-t-il en bon anglais.

Les chauffeurs démarrent à la recherche du gué. La tâche paraît difficile. Sous les phares du 4x4 tout se ressemble, nous avons l'impression de tourner en rond. En fait, c'est exactement cela ; Christopher et Fata louvoient désespérément en quête du passage. Je m'en aperçois en observant Vénus, tournant autour de nous comme une boussole affolée.

Enfin le gué !

Nous ne sommes pas au bout de nos peines. Les chauffeurs doivent se frayer un chemin au travers d'un mur végétal, qui sans cesse se dresse devant nous. Christopher est le plus téméraire ; d'un grand coup d'accélérateur, il avale les épineux qui osent s'interposer.

- Voilà la piste ! s'écrit Dwight victorieux.

Cinquante mètres plus loin, le conducteur freine en catastrophe.

- C'est bouché ! ce n'est pas la piste... seulement un sentier mangati.

Nos voitures se lancent alors dans un ballet pathétique, qui nous ramène invariablement au fond du même cul-de-sac. Christopher fait la course avec des impalas. Hypnotisés par les phares, pris de panique, ils détalent en faisant des bonds prodigieux.

Tard dans la nuit nous arrivons au camp, assoiffés et affamés.

Demain, grasse-matinée !



Le clan hadza et Stéphane.



Les Hadzabe n'ont pas le vertige.



Eric, An'k'a et Christopher.



Gudo, Eric et Jérôme.

L'ARBRE A POISON

Une large plage de sel gris. Une colonie de flamands roses patauge dans la soupe épaisse qui remplit l'estuaire d'une rivière asséchée. Des arbres baignent dans les eaux du lac. C'est l'hiver, nous sommes en pleine saison sèche, mais le niveau n'a pas baissé.

A cet endroit, poussent d'étranges végétaux rescapés du mésozoïque. Un minuscule baobab difforme est coiffé de plumeaux de feuilles grasses. C'est l'arbre à poison. Grâce à lui, les hadzabé peuvent terrasser n'importe quel animal, du buffle au fragile dik-dik *. Rien ne lui résiste.

Gudo dépose son arc auprès d'un des arbustes. Il coince sous son pied une plaquette de bois percée au centre, saisit une de ses flèches, la place dans le trou et la fait rouler entre les paumes de ses mains. Amissi ramasse une poignée d'herbes sèches qu'il approche du briquet primitif. Très vite le bois chauffe, un filet de fumée monte et se disperse. La paille brûle au contact du bois frotté. Gudo s'en empare et laisse le vent attiser la flamme. Le feu est prêt.

Il attrape son couteau pour creuser le tronc de l'arbre à poison. Le bois tendre renferme une pulpe blanche, immaculée, qu'il récolte et jette dans un bol placé sur les braises. Quand la marmite est à moitié pleine, il s'empare d'un morceau de branche pour touiller la mixture qui déborde comme du lait en ébullition.

Un pasteur mangati s'est approché. Prenant appui sur sa sagaie, il nous observe sans dire un mot. Il risque de rester là, cloué pendant des heures.

J'interviens : - Il faut le faire partir... La scène ne sera pas crédible ; il est en plein dans le champ de la caméra...

Gudo est mal à l'aise. Les hadzabé ont fait depuis longtemps la paix avec les mangati. Mais les deux peuples sont trop différents, et se supportent encore difficilement. Celui-là est fasciné par Gudo, un mangeur de hyènes habillé de peau de bête. De son côté le hadzabé méprise l'éleveur de vaches, drapé dans sa couverture de coton rouge en plein midi.

-Tu n'a rien d'autre à faire ? lui demande Christopher. Les mangati sont cousins des masai, sa tribu d'origine. Ce que nous faisons ici ne te regarde pas... Va-t-en!

L'homme ne bronche pas. Il continue de fixer les hadzabé avec curiosité. Christopher s'approche de la voiture et s'empare du micro.

- Commandant Fata... Commandant Fata... Un individu rôde dans les parages et refuse de quitter les lieux... Il est armé, mon commandant...

Fata à tout de suite compris. Il lui répond par le truchement du haut-parleur sur un ton de capitaine de gendarmerie :

- Ici le commandant Fata... Bien reçu... Interrogez-le et faites votre rapport...

Le mangati a compris, il tourne la tête vers Christopher qui lui crie :

- Tu as entendu...? Montre-moi tes papiers.

L'homme est désolé, il esquisse un geste d'impuissance.

- Commandant, reprend Christopher. Le suspect n'est pas en règle et refuse d'obtempérer...

- Tuez-le ! assène Fata.

Le mangati est pris de panique, il ramasse sa sagaie en roulant des yeux effarés.

* la plus petite des antilopes

- Je te laisse une dernière chance... Déguerpis ! et qu'on ne te revoie plus par ici...

Il n'hésite pas et s'enfuit ventre à terre.

Gudo n'a pas cessé son travail, semblant préoccupé uniquement par sa préparation. Mais il n'a pas perdu une parole de la conversation. Il sourit maintenant au mangati, qui détaille en effrayant les hérons.

Au fond de la marmite, il ne reste qu'une boule de pâte noire, malléable. Le poison est prêt.

Gudo dépose la décoction sur une pierre, pour la laisser refroidir.

- Amissi, apporte-moi les flèches !



Avec les doigts, il applique la pâte, entourant le fer juste derrière la pointe.

- Jusqu'à demain, ne touche pas la nourriture, ne suce pas tes doigts car tu t'empoisonnerais. Djaopé t'aidera et te fera manger.

Le gamin enduit consciencieusement les flèches, calquant ses gestes sur ceux de son protecteur.

Nous déjeunons tous ensemble, sur une île émergeant de ce désert de sel. Tishi en riant, porte les aliments à la bouche de Gudo; il a les mains noircies par le poison. Djaopé plus timide fait de même avec le gamin, qui se prête au jeu avec un grand bonheur.

Nous consacrons la fin de l'après-midi à reconstituer la vie de nomades de nos amis : Déplacement de tout le clan dans ce décor exceptionnel ; installation d'un bivouac pour la nuit. Toujours en file indienne, les bras chargés de leurs objets usuels, je les filme au téléobjectif traversant une nuée de flamands roses. Nous leur faisons refaire plusieurs fois les mêmes scènes, sans que Tishi n'exprime la moindre lassitude. Le travail est difficile, l'air est saturé de sel et le Soleil cogne avec persévérance. Les hadzabé sont charmants et se prêtent de bonne grâce à toutes ces épreuves.

*

De retour au camp nous rendons visite à Saïmon. Le garçon était trop faible pour endurer cette longue journée de tournage. Sa grand-mère l'a veillé et soigné.

L'obscurité encercle le camp hadzabé. Bibi parle d'une voix douce et triste, ce qui ne lui ressemble pas.

- Je connais les herbes pour guérir tous les maux. Celle dont j'ai besoin ne pousse pas ici.

Elle regarde tendrement son petit-fils qui sommeille, nu sur la couverture de laine que nous leur avons offerte. An'k'a et Niébala sont avec nous. Un tison et quelques braises dessinent leurs silhouettes.

- Il n'a rien mangé depuis deux jours entiers, nous dit son père. Il a dormi tout l'après-midi.

- Une voiture arrivera demain dans la matinée avec le médicament, intervient Dwight.

- Je propose d'écourter notre séjour, dit Jérôme. Saïmon va trop mal. Demain nous lui donnerons le vermifuge et après-demain, Dwight les emmènera sur Arusha consulter un médecin. On se retrouvera dans trois jours dans notre nouveau campement.

- Pendant ce temps, que fait-on ?

- Je garde Gudo avec nous. J'ai besoin d'images de lui, seul à la recherche du gibier. Je croise les doigts pour que Saïmon se sorte de ce mauvais pas.

- Et si le médecin recommande une hospitalisation... Je ne pense pas que les Hadzabé abandonneront Saïmon. Ils s'installeront dans le jardin de l'hôpital. Tu pourras dire adieu à ton film, Jérôme ! C'est Dwight qui vient d'analyser la situation.

- On n'a pas le choix ! Personne ne risquerait la vie d'un enfant pour les besoins d'un film.

Nous retrouvons Marylin devant la valise à pharmacie. Elle est penchée sur son genou, qu'elle incise à l'aide d'un canif.

- C'est l'épine que je me suis fichée dans le gras la semaine dernière. Elle devait mesurer au moins deux centimètres... J'en ai encore sorti un morceau.

Je la rassure en riant :

- Toi ! tu vas finir à l'hôpital. Gare à l'infection...

Marylin fait la moue en ajustant son pansement.

*

Au-delà des grottes, en suivant vers l'ouest une crête accidentée, Gudo nous guide vers les peintures de ses ancêtres. Il s'arrête sur une roche étroite pour montrer au gamin des traces rouges sur la paroi.

- Ici ce sont des flèches... Là des girafes, elles sont très effacées... Mais regarde ce hadzabé... Comme il est joliment dessiné.

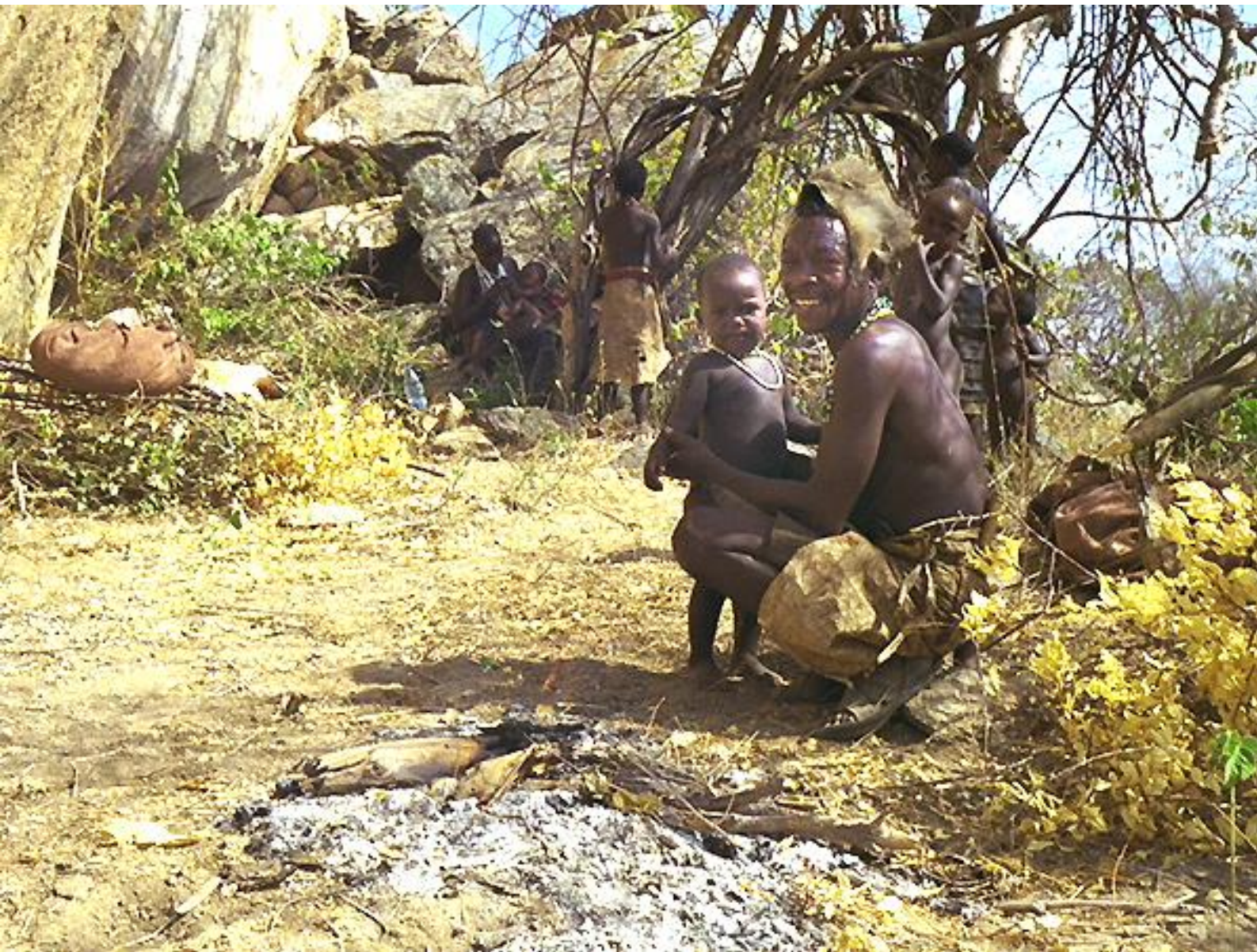
Il nous mène à travers un amoncellement rocheux, qu'on imagine surgi d'un cataclysme. Chargés comme des baudets, nous avançons avec précautions sur des surplombs abrupts.

Les murailles qui regardent le lac sont couvertes par endroit de lions, de gazelles, de girafes ou même de rhinocéros. Certains dessins sont à peine visibles, grignotés par les lichens ocres. Amissi admire un groupe de gazelles aux pattes gracieuses. Derrière, on devine un homme rouge stylisé, surmonté de trois grandes flèches verticales.

Des siècles ou peut être des millénaires auparavant des hommes ont peint sur ces parois leur vie de chasseur. Nous sommes bien incapables de dater les peintures. Gudo ne sait pas compter mais

prétend qu'elles racontent l'histoire des premiers hadzabé. L'aventure de ce peuple reste un mystère. A notre connaissance elle n'a jamais été étudiée par aucun scientifique. Les hadzabé d'aujourd'hui ne peignent plus.

La caméra tourne pour capter l'émotion de ces hommes fascinés par l'habileté de leurs aïeux. Les scènes de chasse, si adroitement représentée, sont le récit de leur propre existence. Pour Gudo M'béké (le grand chasseur), An'k'a, Amissi et tous les hadzabé, c'est une preuve supplémentaire de la légitimité de leur combat pour perpétuer leur mode de vie.



LE TERRITOIRE MASAÏ

- Il fait frisquet ici ! Marilyn enfle un chandail. Je n'ai plus rien à me mettre et j'ai toujours aussi froid.

Calfeutrés à l'intérieur de la voiture, nous avons pénétré l'anneau de nuages qui stagne aux confins de N'gorongoro. Un groupe de guerriers masaï sort de la brume et nous regarde passer. Cette fois la couverture traditionnelle qui les drape, n'est pas superflue. Plus loin une forme sombre longe le bord de la piste. C'est une femme qui se hâte, courbée sous le poids d'un tas de bûches. Nous grimpons toujours.

Le rideau se déchire, la lumière nous tire de la torpeur qui nous engourdissait. L'immense cratère du volcan est à nos pieds. Nous sommes au sommet d'une montagne qui en fait le tour, encerclant un pays inconnu. Le versant opposé est un mirage de dégradé pastel que brise la ligne de crête. Une forêt en dévale le flanc pour mourir sur les rives d'un lac. Autour, les prairies s'étirent, adoucissant le paysage.

- Regardez ! Ca grouille de milliers de points noirs...

- Ce doit être des gnous, ou bien des zèbres. Ils sont toujours fourrés ensemble ceux-là...

- C'est incroyable cette concentration d'animaux. Regardez la tête que fait Gudo... Il n'en a jamais vu autant.

- C'est un jardin d'Eden miraculeusement préservé...

- Oui... Bon ! coupe Jérôme. On a payé quatre cents dollars pour venir filmer ces bestioles, alors... au travail !

La piste est condamnée par une barrière. C'est l'entrée du Parc national du N'gorongoro. Il n'y a personne.

- Descend et ouvre la toi-même, Christopher !

- Quelqu'un va venir... dit-il en appuyant sur le klaxon.

- Ne faites pas faire de bêtises à Christopher. Ici c'est son gagne-pain. Il y promène des touristes toute l'année et à la moindre incartade ; on lui retire sa licence... et son boulot !

Un homme jaillit du maquis qui dégringole vers le fond du volcan. Il est vêtu d'une veste d'uniforme ouverte sur sa poitrine, et d'une couverture masaï qu'il porte en pagne. Il a troqué sa sempiternelle sagaie contre une carabine usagée et jette un regard bonhomme au papier que lui tend Christopher.

- *Sawa...!*

*

Nous entrons dans une des plus anciennes réserves africaines. Pour passer inaperçu, Gudo a échangé son costume de chasseur-cueilleur contre un tee-shirt et une casquette standard. Nous avons dû également laisser en dépôt ses armes. Christopher les a présentées comme des souvenirs que nous touristes, ramenons de la brousse... Les autorités du parc ne peuvent pas imaginer qu'un hadza puisse circuler librement armé jusqu'aux dents dans ce site estampillé "Patrimoine mondial de l'humanité" par l'Unesco.

A Paris ou à New-York les hadzabé n'intéressent personne. Quand ils chassent pour nourrir leur enfant, ils sont considérés comme des voleurs ou même des criminels. Pour aider au développement de la région, les sociétés commerciales et les gouvernements européens font déporter les hadzabé dans des fermes. Nous les forçons à cultiver des oignons quand ils n'en ont aucune envie. Pourtant avant l'invasion de leur territoire par les cultivateurs, les rhinocéros, les licaons * et tous les animaux maintenant rarissimes cohabitaient avec les chasseurs. Les hadzabé étaient un élément indispensable à l'équilibre du monde où ils évoluaient. Comme les lions et les autres prédateurs ; pour manger ils risquaient leur vie et la perdaient parfois. C'est nous les blancs avec nos safaris ridicules qui avons massacré les milliers de rhinocéros. Sept seulement ont survécu dans toute la Tanzanie. Ils sont ici à N'gorongoro, protégés par des masai en arme. Mais les hadzabé eux, sont des braconniers sans terre.

*

Gudo est le seul de son clan à nous avoir accompagné. Les autres sont en route vers Arusha. Dwight doit mener Saïmon dans une clinique où il sera examiné. Demain nous serons fixés sur l'état de santé du petit garçon. Dans nos têtes plane une menace qui transformerait notre aventure en tragédie.

Gudo est aux anges. Nous sommes cernés par un troupeau de gnous.



Les gnous vivent en troupeau immense

* Une race de chien sauvage, pratiquement disparue de la savane.

Interdiction formelle de sortir des véhicules. Christopher se charge avec délicatesse, de faire respecter la consigne.

J'ai installé notre plus gros pied de caméra à l'arrière de la voiture, à travers l'ouverture étroite du toit ouvrant. J'en aurai besoin pour stabiliser le puissant téléobjectif amené spécialement pour les prises de vues animalières.

- Que personne ne bouge ! Le moindre mouvement ferait trembler la caméra.

Les gnous sont à portée de flèches et nous ignorent superbement. Je peux les filmer en gros plan. Les cornes coudées vers l'intérieur, noyées dans une crinière noire ; ils ont une tête de bison miniature montée sur les pattes fines d'une antilope. A perte de vue, la prairie est recouverte d'un tapis fourmillant de dos bruns. Les mâles s'affairent autour de leur harem, harcelant les femelles volages qui tentent de s'échapper. Au passage ils courtisent les demoiselles, paradant d'abord en trotinant sous leurs mufles, pour les forcer ensuite d'un coup de corne à rejoindre leur groupe.

- Une minute de silence...! Marilyn prend son micro et annonce : Ambiance gnu ! Nous sommes au milieu de la harde. Beuglements et bruit de sabots... première prise !

- Allons voir ailleurs ! s'écrie Jérôme, quand elle dépose les écouteurs. Elle recoiffe ses mèches blondes et nous lance un regard comblé.

- En stéréo, c'est magnifique...

Nous passons tout le jour à sillonner les pistes du cratère, pour traquer les éléphants, les buffles et les zèbres.

- Ici, c'est comme à la parade ! Les animaux se laissent approcher sans aucune appréhension. On comprend pourquoi tant de films animaliers sont tournés dans la région.



- “Dans les grandes plaines du Sérengeti...” Le commentaire commençait toujours comme ça dans les documentaires de mon enfance... Mais tu sais, pour avoir des scènes spectaculaires il faut y passer beaucoup de temps. Il y a des plans célèbres où l’équipe a planqué pendant plusieurs semaines pour les réaliser. Celui du crocodile attrapant le gnou à contre-jour sur un coucher de soleil, par exemple...! Pas facile de combiner tout ça en une seule prise. Un mois de patience pour quinze secondes de film.



Gudo observe un éléphant dans le parc de Ngorongoro

*

- Dans ce pays c’est le camping ou l’hôtel cinq étoiles... Il n’y a pas d’alternative !

Marylin pénètre dans le hall. C’est une case masai géante, avec bar de nuit attenant et salle à manger panoramique. Les chambres sont de grands bungalows construits en terrasses sur le bord intérieur du cratère.

- Mais tu boites Marilyn ?

- Ne m’en parle pas...! Mon genou me fait de plus en plus mal. Ça s’envenime ! la douleur remonte jusque dans la cuisse. C’est une hyène malade qui a dû faire pipi sur cette saleté d’épine. J’y ai déversé des litres de désinfectant... sans stopper l’infection. Evidemment, on a oublié les antibiotiques dans les bagages qui sont avec Dwight...

- C’est une hécatombe ! Demain après-midi nous serons à Arusha. Tu rejoindras Saïmon à l’hôpital... s’écrie notre producteur.

*

Nous avalons de la poussière, des tonnes de poussière. Toutes les issues sont verrouillées mais je la sens crisser entre mes dents. La voiture zigzague sur une piste défoncée. Nous sommes secoués comme des cocktails dans un shaker. Marylin se saisit d'une bouteille d'eau, la garde dans la main un long moment, guettant un répit pour avaler une gorgée... C'est raté ! Elle est trempée.

Le volcan de N'gorongoro n'est plus qu'un souvenir. Nous sommes en pays masai. Des guerriers habillés de noir se promènent par groupe de trois ou quatre. Ils ont le crâne et le cou tatoués de dentelles blanches. Leurs oreilles sont chargées de longues breloques colorées, qui leur fouettent les épaules.

- Ce sont des adolescents, ils viennent d'être initiés, nous raconte Stéphane. Ils ont été circoncis et doivent offrir leur temps à la communauté. Des sortes de chevaliers parcourant la campagne pour se mettre au service de la veuve et de l'orphelin. Ils sont beaux, non ! Ils me font penser à nos deux porteurs ; Wakatété et Kimani... C'est moi qui les ai fait engager par Eric, notre tour-operator. Quand je les ai rencontrés il y a six mois, c'était de vrais masai avec toute la panoplie de couvertures et de sagaies. Ils se morfondaient en gardant les zébus de la famille, sur les bords du lac Natron. L'armée Tanzanienne cherchait des volontaires pour combattre les bandits somalis, qui écument le nord-est du pays. Ils voulaient s'engager... Je me suis moqué d'eux ; s'embrigader et risquer sa vie pour voir du pays, je trouvais ça stupide ! Ils sont bien mieux à travailler pour l'industrie touristique.

- J'ai surpris Wakatété la semaine dernière escaladant le chemin des grottes, les pieds nus... "C'est pour ne pas abîmer mes chaussures" m'a-t-il dit... Marylin est bien placée pour savoir que ça peut être dangereux... A propos comment va ta jambe ?

- Bof...! Tu devrais contacter les autres pour avoir des nouvelles de Saïmon.

- *Could you switch the radio on*, Christopher ? Jérôme lui demande d'allumer la radio. Christopher s'exécute : Un zouk * endiablé résonne dans l'habacle et nous remonte le moral.

- Non...! Pas cette radio là...! Je veux la VHF... Jérôme phone Dwight... Jérôme phone Dwight...

- Ho la la...! Ils éclatent de rire tous les deux.

- Ici Jérôme... Ici Jérôme... Répondez ! Le haut-parleur gémit un mélodieux gargouillis - Il n'y a personne... Ils doivent tous faire la sieste !

- Ici Arushaaiiish... Eric Christin! Bonjour les amis... Ici tout baigne ! Les hadzabé ont passé une nuit à la ville. Dwight est parti en éclaireur, il est déjà sur place. On vient de se parler par la VHF... La ferme est immense. Le patron s'appelle Noshi, c'est un commerçant pakistanais. Il a acheté ce terrain pour faire fructifier son argent. Pour le moment il n'y a rien, c'est totalement sauvage ! Noshi a installé une baraque et défriché un champ pour cultiver du maïs. Tout le reste est pour vous, des kilomètres de brousse vierge... Le royaume des animaux...

- Et Saïmon, comment va-t-il ?

- Le médecin nous a dit qu'il était infesté de vers. Il souffre également de la malaria et surtout de malnutrition... On l'a bourré de médicaments. Mais bon ! ...Tu sais, se soigner ici, c'est pas comme en Europe. Tout le clan a quitté Arusha ce matin. Personne n'a jugé bon d'hospitaliser Saïmon. Avec vous au moins, il sera bien nourri...!

Cette nouvelle nous laisse sans voix.

Jérôme rompt le silence :

-Si cette région est aussi riche en gibier qu'on le dit, les hadzabé vont tous vouloir rester là-bas... Ca résoudra leur problème de malnutrition !

- Ils n'ont pas de quoi se nourrir ?

- Ils sont dans une sale situation... Ces dernières années, leur territoire a fondu comme neige au

*Musique dansante antillaise

soleil. Il leur reste à peine un dixième de ce qu'ils avaient au début du siècle... et encore ! Ils sont chaque jour un peu plus envahis par les vaches des éleveurs. La chasse est difficile, ils mangent beaucoup moins de viande qu'avant.

- Pourquoi ne mangent-ils pas les zébus des mangati.

C'est Gudo qui me répond :

- Les zébus sont les compagnons des hommes. Les hadzabé ne se nourrissent pas de la chair de leurs frères.

- Ils ont déjà assez de problèmes avec les éleveurs... Tu sais que leur régime alimentaire est très sain. Viande et fruits, on ne peut pas faire mieux pour la santé. Regarde leurs dents, même la grand-mère a une dentition parfaite. Ce n'est pas toujours le cas des mangati qui ont parfois la bouche pleine de chicots... quand il en reste. Non...! moi je trouve légitime que les hadzabé veuillent conserver leur mode de vie. On pourrait très bien leur laisser plus d'espace pour vivre. Les blancs eux, chassent bien sur tout le territoire, et avec des fusils à lunette... La Tanzanie avec les européens comme complices, fait tout pour parquer la faune sauvage dans les réserves où elle est protégée. Les touristes peuvent venir l'admirer en toute tranquillité. Ca rapporte beaucoup plus d'argent...!

*

- On peut pas s'arrêter deux minutes ! Avec toute l'eau que j'ai engloutie, j'ai une de ces envies...

La voiture s'immobilise sur le bas-côté.

- Attention en traversant la piste! Ici on est plus chez les "sauvages"... C'est très fréquenté.

Un camion nous frôle à grande vitesse, déplaçant avec lui une tornade de poussière.

Marylin s'est éloignée discrètement. En ligne face au talus, nous admirons la plaine qui s'étend à l'infini.

- C'est bizarre...! Il y a un arbre qui se déplace... Regardez ! droit devant vous, presque sur l'horizon.

- C'est une girafe... Une girafe noire !

- Noire ? et pourquoi pas rose. C'est une superbe occasion. On va en profiter pour faire un plan de Gudo avec la girafe dans le cadre.

Nous progressons dans les taillis avec armes et bagages. Elles sont deux. Leur cou dépasse de la végétation. Elles se promènent d'arbre en arbre, et y fourrent la tête. D'ici on reconnaît leur pelage fauve quadrillé de blanc.

- Jérôme ! on est assez près, non? Si on s'approche trop, j'ai peur qu'elles décampent...

- D'accord ! Installe la caméra. J'envoie Gudo chasser la girafe.

- Tu es fou ! C'est rigoureusement interdit.

- Ne t'inquiète pas Dwight... on fait du cinéma. D'ailleurs il n'a pas pris les flèches empoisonnées.

- Ca m'étonnerait qu'elles le laissent approcher. On n'est pas des hadzabé... elles nous ont déjà repérés.

Gudo se recroqueville et s'élance comme un félin. La girafe s'est figée, la tête plongée dans les feuilles. Je ne la vois plus dans le viseur noir et blanc de la caméra. Pourtant elle est bien là. Je me redresse et je la cherche pour me rassurer. Elle se retourne, nous regarde, le hadzabé se lève. En le voyant, l'animal prend la fuite. Sa course ressemble à celle d'un cosmonaute en apesanteur.

- Pourquoi t'es-tu relevé Gudo ? Tu l'as fait fuir ! demande Jérôme, quand celui-ci nous a rejoint.

- *Bawa* ! Ce n'est pas ce que tu voulais ? répond le hadzabé. Je t'ai montré les difficultés que nous avons pour chasser notre nourriture...

Dwight s'est détendu. Il était inquiet. Quelqu'un aurait pu apercevoir Gudo armé, à l'affût des girafes.

- C'est extraordinaire ! Gudo n'a jamais vu la télévision mais tu devrais l'engager Stéphane. Il ferait un excellent réalisateur.

*

La piste rectiligne se dirige vers les volcans ; deux colosses posés sur le plateau. Le mont Méru est couvert de forêt. Dans l'enfilade, le Kilimanjaro noirci par la lave qu'il a crachée au cours des millénaires, est coiffé d'une toque de neige éternelle.

- Encore un peu de patience Marilyn ! Dans une heure nous serons à Arusha... On passera directement à la clinique. Ta jambe te fait toujours autant souffrir ?

- J'aurais pu attendre jusqu'à ce soir les antibiotiques de notre trousse à pharmacie.

- Un réalisateur doit s'inquiéter de la santé de son équipe. On a besoin de toi en grande forme jusqu'à la fin du tournage... Il n'y a pas si longtemps c'était la gangrène assurée. Une écharde crasseuse... on a coupé des jambes pour moins que ça !

- C'est gentil de me remonter le moral...

Nous retrouvons les rues terreuses des villes africaines. En Tanzanie comme dans toutes les anciennes colonies britanniques, la conduite est à gauche. Mais ici il n'y a plus de règles. La seule préoccupation des conducteurs est de se frayer un passage en évitant les trous, les piétons et les embarras de circulation.

Eric Christin nous attend devant la clinique. Marilyn file se faire examiner.

- Tu as des nouvelles fraîches ? demande Jérôme.

- Dwight a déniché un joli coin pour le camp. Les hadzabé sont arrivés, ils s'installent. Tishi est très inquiète, elle pense qu'elle ne reverra jamais Gudo... que vous l'avez emporté en Europe... Pour quelqu'un qui connaît la route, il faut deux heures pour rallier la ferme. La nuit va tomber... Vous allez vous perdre... Vous pouvez compter cinq à six heures...

Marilyn réapparaît, un sourire sur les lèvres.

- Avec son scalpel il m'a encore enlevé deux morceaux de cette fichue épine... Enfin, maintenant j'ai un joli pansement et une batterie de médicaments à avaler. Il a sorti la grosse artillerie. Je me sens déjà mieux.

*

Vénus n'est plus là pour nous guider. Je connais mal le ciel nocturne de l'hémisphère sud. Un gros chien traverse la piste. Ses yeux brillent dans les phares. Christopher enfonce la pédale de frein. Une véritable meute s'est jetée sous nos roues.

- Des lycas ! C'est rarissime, je n'en avais jamais vu ! Heureux présage !

- Et maintenant ! Qu'est-ce qu'on fait ? Christopher s'est arrêté à un embranchement.

- On est complètement paumés ! Allume la radio ! Quelqu'un pourra peut-être nous sauver...

Un flot ininterrompu de swahili se déverse aussitôt dans la cabine.

- Dwight a envoyé une voiture à notre rencontre, traduit Christopher. Mais le chauffeur s'est perdu... comme nous !

Cette fois nous avons de l'eau et des vivres.

- Vous vous débrouillerez bien sans moi ! et je m'endors, assis sur la banquette.



UNE FERME DANS LA SAVANE

Je suis réveillé par le bruit irrégulier de la pluie sur la toile de ma tente. Une chape de nuages gris tapisse le ciel. La température a baissé. Je n'ai pas de vêtement chaud. Pour lutter, j'emploie la technique de l'oignon qui consiste à superposer plusieurs couches de tee-shirt.

Avec Jérôme et Dwight nous rendons visite aux hadzabé. Leur camp est à deux pas, camouflé dans un bouquet d'arbres. Chaque famille s'est aménagée un abri sommaire fait de branchages noués, habillés de bottes d'herbes sèches. Ils sont tous torse nu, groupés, se réchauffant autour du feu qui marque le seuil de chaque foyer. Saïmon n'est pas avec ses parents. Un peu à l'écart, il joue avec son frère et ses cousines, protégés de la bruine par un arbuste dépouillé.

- *M'tana!*

Jérôme s'est assis avec An'k'a.

- Ton fils va mieux. Il semble avoir retrouvé ses forces et sa joie de vivre...

- Ce matin, il s'est jeté sur la nourriture, il a dévoré comme un lion affamé...

- Si vous êtes d'accord, j'aimerais tenter de filmer une chasse en fin d'après-midi, avec toi Gudo et Amissi.

- On nous a dit qu'il y avait beaucoup de gibier par ici. Nous serons très heureux de vous montrer pourquoi les hadzabé sont de si bons chasseurs.

*

Nous retrouvons Marylin sous la tente où sont entreposées nos caisses de matériel. Elle a déballé sa trousse à outils et son fer à souder sur un coin de la table. Ses microphones profitent d'une éclaircie pour sécher au soleil.

- Ces micros stéréo sont d'un fragile... Ils n'ont pas supporté l'humidité.

Elle garde les yeux fixés sur les fils multicolores d'un câble dénudé, qu'elle restaure avec précaution.

- Le micro de la caméra ne suffira pas, il faut absolument que je pose un "sans fil" sur Gudo pour capter les dialogues des chasseurs. Ça va déjà être difficile d'approcher les animaux avec la caméra, je me vois mal vous imposer ma présence. J'ai jeté un coup d'œil sur sa tunique; la seule solution serait de lui coudre une petite poche pour y glisser la capsule... Mais alors quel boulot! C'est costaud la peau d'impala...

- Ce soir, c'est une répétition générale. Exceptionnellement, vous avez droit aux erreurs... On va surtout observer comment ça se déroule. Ensuite nous aurons trois jours pour mettre cette scène en boîte.

- Je vais sangler le pied de caméra comme je l'ai fait à N'gorongoro. Nous filmerons depuis le toit de la voiture. C'est un bon poste d'observation.

Dwight se joint à nous.

- Voulez-vous une tasse de thé ? Wakatété a renouvelé l'eau chaude.

- Sommes-nous en règle, Dwight ? Je préférerais éviter les problèmes avec les gardes chasse.

- J'ai payé la taxe d'abattage pour trois animaux. Cela devrait suffire pour le film et pour nourrir

les hadzabé. Je leur ai donné hier la seule cuisse de bœuf que nous avions. Il va falloir qu'ils se débrouillent par eux même...

*

Une voiture tout terrain s'est arrêtée devant les tentes. Deux hommes de bonne corpulence en descendent. Leur peau est blanche, mate. Ils portent une barbe finement taillée, noire de jais comme leur épaisse chevelure. Ce sont nos hôtes.

- *Good morning!* Noshi nous présente son employé. Jonathan extrait de la voiture un fusil à lunette étincelant.

La glace se rompt autour d'un solide déjeuner. Noshi est pakistanais. Sa famille est installée en Tanzanie depuis plusieurs générations. Il est propriétaire d'un négoce d'accessoires électriques. Comme dans beaucoup de pays africains les pakistanais, les indiens ou les chinois organisent le commerce et se mélangent très peu avec la population autochtone. Aucun signe de métissage dans les traits de Noshi. Avec Jonathan, pakistanais lui aussi, il s'exprime dans la langue de son grand-père arrivé ici au début du siècle.

- En Tanzanie la population s'accroît considérablement. Elle a besoin de manger. J'ai acheté cette terre parce que je sais qu'elle va me rapporter beaucoup d'argent. Vous voyez ici... dans cinq ans ce sera du maïs... Partout...

Il s'est calé dans son fauteuil de toile et laisse planer la main au-dessus de nos assiettes. J'aperçois sous sa veste un étui de cuir blond en forme de revolver.

- Il y a beaucoup de bêtes dangereuses dans la région. Mieux vaut être prudent... *Don't you think Jonathan?*

Tous les deux sont très intéressés par notre aventure. Ils ne connaissaient pas l'existence des hadzabé.

- J'ai assisté moi-même à une chasse conduite par Gudo et An'k'a, raconte Jérôme. C'était dans la région du lac Eyasi. Nous avons arpenté la savane à pied pendant au moins deux heures, avant qu'un phacochère ne se rue hors des fourrés qui le dissimulaient. Ça s'est passé en quelques secondes : An'k'a a bandé son arc, visé en le suivant sur une dizaine de mètres... et puis il a tiré. Le phacochère a continué sa course pour disparaître dans les taillis. J'ai cru qu'il l'avait raté. Des traces de sang frais souillaient la végétation ; la bête était touchée. Ils se sont assis et ont allumé un feu avec leur méthode primitive en attendant que le poison fasse son effet. Ensuite, on s'est mis à la recherche du cadavre. Quand ils l'ont trouvé, il leur a fallu quelques minutes pour le dépecer, et charger les morceaux de viande sur leurs épaules. An'k'a s'est habillé avec les tripes de l'animal. Il s'en est enveloppé comme d'un châle. Les intestins lui battaient les genoux, le foi dégoulinait sur ses mollets. Ils n'ont rien laissé et ont transporté la bête sur des kilomètres jusqu'au camp. C'est pour filmer une scène comme celle-là, que nous sommes venus dans votre ferme, Noshi! Ces gens-là, chassent pour se nourrir. Ils vivent en osmose totale avec leur environnement. Alors que nous, occidentaux civilisés, nous ne pouvons l'habiter qu'après l'avoir transformé et plié à nos désirs. Cela donne à réfléchir de côtoyer les hadzabé pendant deux mois... on n'en sort pas indemne ! Savez-vous que cette région d'Afrique est le berceau de l'humanité. Tout a commencé ici...! On y a découvert de nombreuses traces de nos ancêtres australopithèques. Le site préhistorique le plus important se trouve dans les gorges d'Olduvai, à cinquante kilomètres du territoire traditionnel des hadzabé. Plus de deux millions d'années d'histoire. Les premiers hommes sont nés en Afrique. Ils ont vécu ici, à l'est des grands lacs, avant de partir à la conquête du monde.

- Ici vous êtes chez moi. Vous pouvez tuer tout ce qu'il vous plaira. Jonathan adore faire des

cartons à la tombée du soir... Moi ça m'ennuie, je trouve ça trop facile. Tirer à quarante mètres depuis l'intérieur d'une voiture... même un gamin peut faire ça ! Ce que vous me racontez sur les hadzabé, ça c'est de la chasse ! Ce soir je vous conduirai. Je connais le coin comme ma poche. Qu'est-ce-que vous voulez ? Des gnous, des zèbres... des buffles ? J'ai un permis spécial qui est délivré à tous les agriculteurs. N'importe quelle bestiole qui s'attaque à mes cultures... j'ai le droit de l'abattre.

*

Noshi s'est posté confortablement sur la banquette avant de notre véhicule. De sa voix indolente il guide Christopher à travers les chemins cabossés de sa propriété. Derrière, nous sommes comprimés comme des voyageurs dans un taxi brousse. Gudo a remis ses armes sur notre matériel, à l'arrière. Le poison qui garni la pointe de ses flèches, poisse la poignée de ma caméra. Je me contorsionne pour l'essuyer.

- J'en ai plein les doigts !

- Evite de sucer ton pouce, plaisante Jérôme.

Dans une clairière des buffles paissent et nous regardent passer avec la même placidité que leurs cousines de Normandie.

- C'est leur coin préféré, s'exclame Noshi. Pas très loin, il y a une mare où ils se rendent chaque soir pour boire un coup.

La voiture qui nous suivait s'est immobilisée. La voix de Jonathan retentit dans le haut-parleur de la radio de bord.

- *stop* ! je vais en trucider un, ça fera de bons biftecks pour votre bande de "sauvages"...

Jérôme se jette sur le micro :

- *Don't move Jonathan!* Personne ne bouge ! Qu'est-ce-qu'en pense Gudo ? Christopher, demande-lui s'il veut les chasser ...

- *Bawa!* la chasse au buffle est très spectaculaire et dangereuse... Il toise les ruminants, les yeux brillants d'excitation.

- Pour être honnête, je me vois mal courir avec un de ces mastodontes aux fesses. Je ne suis pas matador... et ce n'est pas facile de grimper aux arbres avec une caméra. Je préférerais commencer par un gnou... c'est plus raisonnable !

- Je suis d'accord avec toi ! Ce serait absurde de tout risquer pour une histoire de corrida mal préparée... Allons voir ailleurs !

*

Le maquis s'est éclairci. L'endroit a été défriché. Des masai ont profité du nouveau pâturage pour y conduire un troupeau de vaches à bosses.

- Regardez ! s'écrit Dwight - Il y a des zèbres qui broutent au milieu des zébus... Ils sont malins... Les lions ne s'attaquent jamais aux troupeaux des masai, ils auraient peur de se faire écharper...

- Et les masai ?

- Oh...! Les masai les laissent tranquilles. Ils pensent exactement le contraire des hadzabé. Les animaux sauvages sont leurs frères... On n'assassine pas son frère !

Je me glisse par l'ouverture du toit, et branche la caméra pour m'en servir comme d'une longue vue.

- Je crois apercevoir des gnous... et des impalas ! Il ne faudrait pas qu'ils restent là... sous la

protection du bétail.

- Ne t'inquiète pas ! Ils vont bouger. Gudo, c'est à vous de jouer maintenant...

Marylin installe son micro "sans fil" dans la pochette qu'elle a cousue sur la tunique. Avec de la toile adhésive, elle fixe solidement l'émetteur à l'intérieur.

- Ça devrait marcher... s'il ne s'éloigne pas trop du récepteur...

- On va voir ce que les gnous décident...



La chasse aux zèbres, An'k'a, Amissi et Gudo.

Les trois hadzabé marchent en direction du troupeau, debout sans chercher à se dissimuler.

- Ca y est, ils les ont vus... Les zèbres ont redressé la tête... Ils se regroupent...

Les vaches continuent leur chemin. Les herbivores sauvages, eux, se rassemblent pour rejoindre les taillis.

- Il ne faut pas qu'ils s'enfoncent trop. Les arbres vont me les cacher... et la voiture ne pourra pas les suivre.

- On y va Christopher ! Tu avances droit vers la lisière de la forêt.

C'est parti ! Le 4x4 s'élance en bonds désordonnés. La caméra est restée accrochée sur son pied. Malgré les sangles qui le retiennent, je dois user de tout mon poids pour l'empêcher de valdinguer. Les zèbres ont franchi le premier rideau d'arbustes. Ils ne voient plus les hadzabé qui avancent maintenant recroquevillés en longeant les broussailles. La traque a commencé.

- Stop !

Je braque la caméra vers les chasseurs. Ils sont très proches des zèbres, dissimulés par une haie qui les soustrait à leur regard. Les bêtes sont nerveuses. Elles sentent le danger, mais ne savent pas d'où il surgira. Certaines tentent une diversion sur la gauche, se ravisant quand elles remarquent que

le gros de la troupe ne leur a pas emboîté le pas. Rester groupées est leur mot d'ordre. Soudain elles accélèrent, se précipitant toutes vers le même but : Fuir... Fuir.



- C'est fini ! Ils fichent le camp...

- Il faut leur couper la route. Fonce Christopher... Accrochez-vous !

La harde a choisi la mauvaise direction et se retrouve à découvert. La voiture danse sur la prairie. Je ne peux plus rien voir, cramponné à mon dispositif qui menace de valser à chaque embardée.

- STOP !!!

Guidé par notre réalisateur, Christopher a magnifiquement manœuvré. Il a contourné le troupeau pour le prendre à revers. J'ai besoin de quelques secondes pour mettre la caméra d'aplomb et lancer le moteur. Je découvre la scène dans mon viseur. Les zèbres se sont arrêtés. Leurs habits de forçats se détachent sur le fond grisâtre de broussailles rases. Des gnous et des impalas sont parmi eux. Ils forment une longue file d'une centaine d'animaux effrayés, piaffant, indécis.

Les Hadzabé passent à l'attaque, se ruent hors de leur cachette à l'instant où le troupeau prend la fuite. C'est la débandade ! Les trois flèches s'envolent pour s'abattre dans un sauve-qui-peut général.

Les chasseurs restent seuls au sommet de la bute. Ils contemplent le gibier qui s'échappe au galop.

- Tu vois quelque chose ? Ils ont touché une bête ?

- Je crois qu'eux-mêmes ne le savent pas encore... Ils cherchent leurs flèches... J'ai tout enregistré ; champs, contre-champs et tout le tralala... Nous, on ne rentrera pas bredouille. Bravo les gars ! C'était une belle combinaison.

- Maintenant c'est vraiment fini... On n'a plus rien à faire ici. Rejoignons-les !

- *Bawa!* lance Gudo dépité - Nous étions trop loin quand ils ont détalé. J'ai récupéré ma flèche, les autres doivent traîner par là. On ne va pas tarder à les trouver.

- C'était très bien. Nous avons mis en boîte une bonne partie de la scène. Demain nous tenterons autre chose... sans la voiture. Ca ne vous a pas facilité la tâche cet engin bruyant qui tournait autour des animaux. On n'est plus à N'gorongoro. Ceux-là sont très méfiants... Il est tard. Je propose de rentrer au camp, de regarder les images et de mettre au point les plans qui nous manquent pour compléter la séquence.

*

- Jonathan a tué un buffle !

Personne ne prête attention à cette remarque diffusée sur notre VHF. Nous sommes en grande conversation, exaltés par les événements que nous venons de vivre. Le soir tombe. Christopher allume ses phares. Il s'empare du micro.

- Jonathan a tiré sur un buffle. Il demande le pick-up pour le ramener au camp... et vite ! Il y a une bande de lions qui leur tourne autour.

La Lune s'est éclipsée, ensevelie par les nuages. L'obscurité s'empare de la savane. Au fond d'une cuvette une voiture est rangée sur le bas-côté du chemin. Des hommes s'agitent dans les rais de lumière électrique. Jonathan accueille son patron en lui tendant son fusil.

- Nous avons surpris un groupe de buffles se prélassant au milieu de la piste. J'en ai repéré un pas trop gros et je lui ai logé une balle dans la tête. Il respire encore, il faut l'achever... Ecoutez.! Les lions ne sont pas loin. On les entend rugir... Dépêchons nous !

Noshi empoigne le fusil en grommelant.

- Tu as tiré sur une femelle. Tu aurais pu choisir un mâle...

Jonathan branche une lanterne sur l'allume-cigares. Je contemple la scène depuis le toit ouvrant, les pieds sur le siège arrière. Je me saisis du projecteur pour balayer l'espace devant nous. Une masse noire est couchée dans les herbes. J'entends son souffle roque. Une légère vapeur s'échappe des naseaux. Des ombres s'écartent de l'animal. L'air est traversé par des effluves de fauve mêlées d'herbe humide.

- PAN...!!!

Le buffle a tressailli. Il ne bouge plus. Le sang gicle de ses narines, répandant l'odeur de la mort. Les hadzabé se sont approchés de la bête. Leurs mains tripotent le mufle, caressent les cornes. Elles flattent la croupe sans vie de l'animal.

Je braque le rayon lumineux sur les taillis qui ceignent le pré. Une patte de félin enjambe le faisceau, un éclat furtif à travers les branchages...

- Nous sommes encerclés.

- Ne t'inquiète pas ! Les lions ne sont pas kamikazes. Ils ne s'attaqueront pas à si forte partie... A condition qu'on ne moisisse pas ici. Leur patience a des limites...

- Voilà le pick-up.

Comment soulever ce monstre jusqu'à la plateforme du camion ? Les hadzabé s'en occupent. Ils

s'affairent comme des bouchers sur une carcasse de bœuf, le découpant proprement en deux parties égales. Nous réunissons nos forces pour les charger, aiguillonnés par le grognement des fauves.

- Ne traînons pas ici.

Un léger sourire se dessine sur le visage de Gudo. Nous avons gâché sa chasse, ce soir Jonathan lui offre un buffle.

*

Cette nuit-là, les hadzabé nous ont convié à partager leur joie. An'k'a et Niébala sa femme, sont venus autour du feu des grands-parents. Nous sommes assis devant un petit tas de braises. Un tison se consume lentement, dégageant une fumée odorante qui nous irrite les yeux. Ils chantent. De sa voix cassée, Bibi improvise les paroles d'une rengaine relatant les exploits des chasseurs. Niébala lui répond par un leitmotiv mélodique. Nos corps frissonnent. Ce son est si particulier. Il vibre sans nuances. Emouvant, puissant comme le souffle d'un orgue. En arrière-plan, Djela tient la basse. Une note continue, un bourdon en harmonie parfaite avec la mélodie de la jeune femme.

-Amissi ! An'k'a appelle le gamin sans interrompre le rythme.

C'est à son tour de conduire la chanson. Tous l'encouragent. Amissi commence timidement, le regard rivé sur la lueur chaude. Il ponctue sa litanie du nom de ses compagnons. Sa grand-mère adoptive le stimule, mêlant son chant à la complainte maladroite du garçon. C'est un jeu qu'ils poursuivent fort tard dans la nuit. J'ai regagné ma tente où je m'endors, bercé par leur musique.

*

Au matin, des relents de venaison accompagnent notre petit déjeuner. Les hadzabé sont au travail. Le buffle est dépecé méthodiquement. Djela découpe la chair d'une cuisse en fines lanières. Des lambeaux de viande rouge sèchent, étendus sur les branches des buissons qui délimitent sa tanière. Ainsi préparée, elle se conservera. Amissi attrape une tranche accrochée au-dessus de sa tête. Il la pique avec une brochette de bois vert, qu'il fait griller en équilibre sur une pierre du foyer. Les enfants rient autour des adultes. Saïmon observe son père en rongant un os bouilli. Gudo ramasse les bas morceaux. Il les enferme dans une marmite, puis s'enfonce seul dans le bush pour disparaître avec son fardeau.

Nous laissons œuvrer les hommes pendant que nous filmons leurs femmes, récoltant les fruits du baobab.

Noshi est avec nous. Le tournage de la séquence est terminé. Nous bavardons au soleil, étendus dans l'herbe en grignotant les fèves.

- Etes-vous jamais allés en Angleterre ? nous dit-il. Moi j'y ai vécu trois ans. Là-bas, c'est effroyable...! Les femmes peuvent faire ce qu'elles désirent... C'est un très mauvais exemple pour les nôtres. Elles sortent seules dans la rue. On en voit dans les pubs qui fument et boivent de l'alcool. Comment voulez-vous être respecté après ça ! Il faut faire très attention et user de toute son autorité. Je ne peux pas comprendre les anglais. J'en ai même connu qui ont été quittés par leurs épouses. Le monde à l'envers ! Vous êtes marié et votre femme peut vous renier du jour au lendemain sans être inquiétée... C'est indigne d'un homme !

- Incroyable ! intervient Christopher. Comment cela est-il possible ? Quelqu'un m'a raconté qu'elles choisissent elles-mêmes leur mari... C'est vrai ?

Notre chauffeur-traducteur est incrédule. Chez les masai les filles sont mutilées dès leur plus jeune âge. Le poids de la coutume est accepté par tous. Il ne peut pas imaginer un monde où la

femme serait l'égle de l'homme. Ses yeux écarquillés se tournent vers Jérôme, espérant une explication. Comment se comprendre ? Nous sommes outrés par les propos de Noshi. Il est choqué par l'éventualité d'être répudié par une femme. Cela ne s'est jamais produit. La religion ne change rien à l'affaire. Noshi est musulman, Christopher catholique.

Marylin s'est écartée pour inspecter son magnétophone.

- Débrouillez-vous ! pense-t-elle. Je ne peux pas lutter seule, contre des millénaires de tradition sexiste. J'en ai assez entendu.



LA CHASSE

- Où sont-ils passés ?

Gudo et An’k’a ont déserté le camp. Djela dépose la tête du buffle sur le feu et nous fait signe de le suivre. Après quelques pas dans la brousse, Djela s’arrête et se retourne. Un regard soupçonneux traîne sur chacun d’entre nous. Il hume en ouvrant largement ses narines. Avec sa toque de fourrure rêche, il ressemble à un phacochère pistant sa nourriture. Sa voix sonne comme un couperet.

- Marylin ne peut pas venir, traduit Dwight. Ce qu’il veut nous montrer, les femmes ne doivent pas le voir.

- D’accord, d’accord...! On m’a fait la leçon tout à l’heure. Je sais rester à ma place quand c’est nécessaire. Vous me raconterez...

Djela a retrouvé son sourire. Il reprend sa marche.

Derrière un bouquet d’arbustes, les hommes ont dissimulé une marmite où mijote de la viande. Gudo et An’k’a sont assis autour du feu dans une odeur de grailon fumé. Le vent chaud tourbillonne, rabattant sur chaque convive un nuage épicé. Mes yeux pleurent. Djela interrompt la cuisson. Il dépose un tronçon de chair racornie sur une pierre plate pour le débiter. Nous déclinons prudemment son offre. Les Hadzabé se régalent et picorent de leurs doigts sales les fragments de viande molle.

- Ce sont les tripes !

Les hommes se sont cachés pour manger la tripaille.

*

Mes poches sont remplies de batteries. La caméra tourne. Calée sous mon aisselle, elle glisse parallèlement aux trois chasseurs, pour finir en gros plan sur le visage rieur du gamin. Les hadzabé flottent sur une mer végétale. Les herbes battent leurs hanches. Elles engloutissent Amissi qui trotte pour ne pas se laisser distancer. Marylin a déployé une longue perche pour rapprocher son micro de l’action. Elle capte le bruit des corps, le chuchotement des chasseurs, le chant du vent.

Gudo s’est immobilisé. Penché, la bouche collée à l’oreille du gamin, il lève la main vers un acacia déplumé, noirci par le contre-jour. Amissi bande son arc, vise posément, et tire. La flèche s’envole. Un vautour déplie ses ailes, s’élève et quitte son refuge avant que le projectile ne termine sa course.

Nous reprenons la nôtre, dévalant les coteaux, traversant des taillis qui me paraissent impénétrables. Des impalas croisent souvent notre route. Les hadzabé les pistent, mais ne parviennent jamais à s’en approcher. Marylin est restée en arrière. Sa perche était un étendard qui claironnait notre arrivée. Si je les laisse filer, ils se volatiliseront dans le maquis. Je reste collé à eux, le doigt sur le déclencheur.

- *Dongoko!* murmure Gudo. Les chasseurs s’aplatissent instantanément.

J’aperçois une bande de zèbres dans un trou de verdure. Je suis trop fatigué pour réagir aussi vite que mes compagnons. Les zèbres m’ont vu. Ils se préparent pour la fuite. An’k’a se relève et tente sa chance. La distance est trop grande, la flèche meurt dans le pré déserté.



Amissi et Gudo

*

La voiture est à l'endroit convenu. Les chasseurs sont bredouilles. Je ne suis pas déçu mais épuisé par deux heures de course ininterrompue.

- J'ai pu enregistrer quelques beaux plans. Nous avons rencontré des animaux, mais impossible de les approcher à moins de quarante mètres. Du haut de mon mètre quatre-vingts, ils me repèrent facilement. Je ne peux pas courir, courbé avec dix kilos à bout de bras et suivre la cadence. Ce qu'il nous faut c'est du temps, et un bon coup de chance... Un phacochère finira bien par surgir d'un buisson.

Nous sommes plantés au centre d'un large pâturage. Un troupeau masai passe en contrebas. Il est conduit par deux hommes emmaillotés dans des couvertures aux couleurs éclatantes. Des gnous se sont réfugiés parmi les vaches, sous la protection de leurs propriétaires.

Jérôme pense à haute voix.

- On va vous passer au noir de fumée et vous déguiser en masai...

- La couverture suffira ! C'est une idée excellente... elle vaut la peine d'être tentée.

*

Le village est blotti derrière un mur d'enceinte de terre rouge séchée. Des hommes et des femmes encerclent notre voiture. Ils s'agglutinent sur la vitre en piaillant. Par une fenêtre ouverte l'un d'eux remarque Gudo. Il recule, gesticulant pour amener les villageois. Tous se pressent et veulent voir le

phénomène. Des enfants montent sur le capot. De jeunes adolescents saisissent les pare-chocs et les secouent de toute leur force.

- Sortons !

Je dois pousser la foule qui bloque ma portière. Quand Gudo parait, des demoiselles enveloppées d'étoffes bariolées, prennent peur et se sauvent en riant.

- Bhouuuu...!

Gudo en rajoute, ravi de l'effet qu'il produit. Les jeunes filles s'enfuient comme des impalas en face d'une caméra. Une vieille femme se détache. Elle vient affronter le hadza. Sa peau est crevassée. Pendues à ses lobes déchiquetés, des boucles d'oreilles énormes brinquebalent sur ses épaules. De ses petits yeux noirs elle harcèle le chasseur. La voix éraillée du hadza lutte pour étouffer les hurlements de la vieille.

- Je connais les hadzabé, vous êtes des guerriers sanguinaires, vous avez tué ma famille, sans pitié. J'étais jeune mais je me souviens... Vous vouliez garder l'eau, en tirant sur les frères qui menaient leurs troupeaux. Et toi...? Tu te rappelles comment nous avons défendu notre bien. Moi... je n'ai pas peur, comme ces pucelles qui ne te connaissent pas. Tu ne possèdes rien, pas même une vache... Elle palpe la tunique du hadza, frappe sa poitrine du revers de la main - Ce ne sont pas des habits que tu portes... C'est de la peau de bête sauvage. Tu es comme elle... sauvage et féroce.

- Je n'ai pas de maison, je suis libre d'aller où mon désir me porte. Je ne perds pas mon temps à élever des vaches pour les manger. La nuit, quand les diamants brillent dans le ciel, je les admire parce qu'ils sont beaux. Vous les masai, attendez qu'ils tombent pour les ramasser et les garder au fond d'un trou. Qu'en faites-vous ? Ce n'est même pas mangeable ! Moi je suis triste car ils sont morts et ne servent plus à rien.

Dwight a déniché les châles de coton écarlate que nous étions venus chercher.

*

- Encore des pâtes ! Le cuisinier ne pourrait pas nous préparer un bon steak grillé, pour changer ? Je suis certain que vous avez réservé un peu de viande de buffle pour vos repas personnels. Tout à l'heure j'ai senti un délicieux fumet en provenance de la cuisine...

Wakatété rit jaune.

- Vous êtes des blancs ! Vos estomacs ne le supporteraient pas. Vous tomberiez tous malade...

- Allons donc ! Nous ne sommes pas de vieilles miss anglaises. Faites un effort pour de pauvres français qui ont le mal du pays.

Une torche tremblotante perce la nuit qui isole le bivouac hadza. Nous attendions Jérôme pour entamer le dîner.

- Vous avez entendu les hyènes ? Cette fois je n'ai pas rêvé... An'k'a était avec moi... pas du tout rassuré. Il montera la garde jusqu'à l'aube. Djela a taillé la moitié du buffle en lamelles et les a mises à sécher dans les arbres. Il a transformé le camp en boucherie-charcuterie. Vous ne sentez pas cette odeur de boeuf boucané... Ecoutez...! Ça recommence...

Des jappements étouffés claquent dans les ténèbres. Une lueur inhabituelle embrase le refuge hadza. Ils alimentent leurs feux pour tenir les fauves à distance.

- Noshi! que pensez-vous de notre idée? Déguiser notre équipe technique en éleveurs de zébus... sans zébus. Croyez-vous que les zèbres seront dupes et laisseront la caméra s'approcher ?

- Pourquoi pas ! Les masai ne touchent jamais aux animaux sauvages. Avec les couvertures vous pourrez faire illusion. Ils ne se méfieront pas. Mais... si vous voulez vraiment mon avis, vos hadzabé ne tueront jamais un zèbre en plein jour. Trop rapide... trop difficile ! C'est au crépuscule

qu'il faut chasser. Un coup de projecteur pour les éblouir... et pan ! Ils sont hypnotisés, vous n'avez qu'à choisir... C'est comme ça que Jonathan a descendu le buffle hier soir.

- Ce n'est pas le genre de chasse que nous sommes venus filmer... et la nuit, la caméra n'est pas assez sensible.

- Je sais comment on fabrique un film... Nous abattons un zèbre avec ça. Il écarte son blouson pour flatter le cuir de son étui à revolver - Et vous truquerez la scène... comme au cinéma.

*

Wakatété ne nous a pas oublié. Il nous apporte un plat de foie de buffle grillé, en espérant nous écœurer. C'est excellent, nous n'en laisserons pas une miette.

Christopher a raccompagné nos hôtes dans leur baraque préfabriquée, nous abandonnant à nos interrogations. En deux jours nous avons engrangé assez d'images pour monter une séquence de chasse spectaculaire. Tous les plans nécessaires sont enregistrés. Ce n'est plus qu'une question d'assemblage. Jérôme pourra facilement la réaliser à son retour, dans la quiétude de la salle de montage. Noshi a raison : seuls nous manquent les derniers éléments du puzzle, lorsque les hadzabé découvrent le zèbre étendu, mort, transpercé par leurs flèches empoisonnées. Qui pourrait deviner que l'animal a succombé sous les balles d'une arme à feu ?

- Notre plan de travail nous donne encore deux jours, dit Jérôme. Les hadzabé seraient certainement vexés si nous acceptions l'aide du fusil de Jonathan. Nous avons tout à gagner à réussir cette scène dans les règles de l'art... De la véracité et une image forte; celle de l'animal blessé, l'impact de la flèche avec Gudo en avant plan... à condition que notre cameraman déclenche au bon moment.

- Pas de problème. Faites-moi confiance, je ne peux pas rater une image pareille... Je fais le fanfaron grâce au progrès de la technologie électronique. Notre caméra est équipée d'une mémoire tampon qui enregistre les huit secondes précédant le lancement du moteur. Si je suis en retard, je n'ai qu'à valider en appuyant sur le bouton.

Marylin s'est figée. Son regard fixe contemple le verre que je maintiens sur mon genou.

- Attention ! Ne - bouge - pas. Tu - as - un - scorpion - sur - la - braguette.

Elle a détaché chaque mot pour bien se faire comprendre. Un scorpion noir de belle taille a escaladé mon pantalon pour venir s'échouer sous la boucle de ma ceinture. Jérôme se lève et d'un grand coup de scénario l'envoie dans le décor. L'instant d'après, il se rue à l'assaut de ses bottes. Prenant appui sur la table, ses fesses pataugent dans les épiluchures qui traînent dans mon assiette.

- Aidez-moi, nom d'un chien ! C'est une question de vie ou de mort. Vous voyez bien que cette bestiole est tombée dans mes bottes...

Nous n'avons pas le temps d'intervenir qu'il est déjà en chaussettes, secouant ses godillots au-dessus de la compote de pommes.

- Il n'est pas dans les bottes... Fait attention ! Tu es pieds nus maintenant. Il est certainement dans le secteur. C'est pas le moment de marcher dessus.

Jérôme n'ose plus bouger. Marylin et moi sommes sous la table, prosternés à ses pieds, cherchant un scorpion noir à la lueur d'une lampe à pétrole.

- Le voilà ! Pas de panique. Tu le l'a pas raté, il est très amoché...

- Ouf ! Quelle trouille. C'est dangereux ces bêtes là... Même si leur piqure n'est pas mortelle à tous les coups, elle est toujours très douloureuse...

Nous sommes accroupis devant le cadavre de ce dragon miniature.

- Il est bien mort ! s'exclame Marylin en retournant l'animal avec une paille. Approche ta lampe

de poche... Regarde, ses trois paires d'yeux. Une sur le dessus, et là... deux paires tournées vers l'extérieur. Avec ça, il est à peine capable de distinguer le jour de la nuit. Quel bel animal ! Sa queue et son dard sont en miettes... Dommage !

- Pardonne-moi de ne pas compatir, je préfère le savoir dans cet état qu'en pleine santé se baladant dans les plis de mon pantalon...

- Les plus gros ne sont pas forcément les plus dangereux, et celui-ci avec la queue déployée dépasse largement les dix centimètres ...

Un feu follet se déplace en vacillant sur le chemin tracé par les allées et venues continues de nos véhicules. Il faiblit puis s'éteint devant l'entrée du camp hadza. C'est le fermier masai, gardien de la propriété de notre hôte pakistanais. Il a parcouru à vélo les deux kilomètres qui séparent sa baraque de notre cantonnement.

- Il ne manque pas de courage ! Une promenade nocturne en solitaire sur ce sentier désert... avec tout ce qui traîne dans le bush à cette heure-ci ! Brrr... !

- Il vient rendre visite aux hadzabé... Que leur veut-il ?

*

Nous avalons le thé matinal à la lumière de nos torches électriques. Djela commence sa journée par une bonne pipe de marijuana. Trois longues bouffées lui suffisent pour en venir à bout. A chaque fois il est au bord de l'étouffement. Il tousse, crache et finit par réveiller les autres.

- Ils n'avaient pas épuisé leur réserve de cannabis ?

- ... Je crois deviner pourquoi cette nuit le masai est venu voir les hadzabé! C'était pour conclure une affaire...

Hier, nous avons essayé le camouflage de nos couvertures masai sans succès. Je me suis épuisé à suivre le rythme des chasseurs sans parvenir à surprendre un seul animal. Nous avons plusieurs fois croisé la route d'impalas. Ces gazelles sont extrêmement craintives. En pleine lumière, même pour An'k'a il fut impossible de les approcher. C'est aujourd'hui notre dernière tentative pour filmer une chasse avec les hadzabé. Si nous ne réussissons pas, Jonathan ira tuer un zèbre au fusil, Gudo tirera sa flèche dans un animal mort, puis dans une salle obscure d'un immeuble parisien, les plans seront assemblés pour donner l'illusion d'une séquence authentique. Nous sommes pressés par les impératifs économiques. Vingt et un jours de tournage, voyage compris. C'est un budget que nous ne pouvons pas nous permettre de dépasser. Cette logique nous condamne et nous mène au fond d'une impasse.

*

Christopher immobilise le 4x4 dans la cour de la ferme. Une baraque de chantier finit de rouiller au milieu des maïs. Jonathan en sort, une carabine dans les bras.

- *Noshi's coming*. Il est parti faire le tour du champ.

On l'aperçoit longeant les jeunes pousses de son pas nonchalant.

- *Hello*. J'ai vu des zèbres là-bas. Il se sont régalés toute la nuit en bouffant mes cultures. C'est le moment d'envoyer vos chasseurs...

Nous enfilons nos costumes de scène comme des ponchos. Etrange panaché mexicaino-masai.

- C'est avec ça que tu espères apprivoiser les zèbres.

- Le rouge "sang de bœuf" fait ressortir ta crinière blonde Marylin.

- Je resterai en arrière... Tant pis pour le son. J'essaierai seulement de me tenir à portée d'ondes

du micro de Gudo.

Nos contournons le champ. Les animaux ont laissé des empreintes dans la terre humide qui borde les cultures. Gudo les examine. Un bref conciliabule avec An'k'a et ils pénètrent dans les broussailles. Amissi trotte à mes côtés. Le gamin est hilare. Il projette son arc vers l'avant en tirant sur le tendon.

- *Dongoko... dongoko !* * Il se voit déjà devant les zèbres.



Les zèbres... et un petit chacal caché dans les herbes

Les chasseurs coupent net leur course. Je déclenche le moteur de la caméra. Gudo se retourne pour nous fait signe de garder le silence. Amissi porte sa main à la bouche en roulant des yeux de gamin pris en faute. Ils avancent lentement, les flèches posées sur les arcs. Leurs pas légers glissent sur l'herbe sans un bruit. Je tente en vain de les imiter, ma démarche ressemble à celle d'un bulldozer ; une horde d'éléphants serait aussi discrète. Les hadzabé sont des chats qui progressent vers leur proie, moi je n'ai encore rien vu, ni rien senti. La végétation est touffue, d'un geste Gudo propose à son ami de contourner les buissons par la gauche, lui et le gamin resteront planqués là, en

* Dongoko signifie zèbre en hadza

embuscade. J'hésite : Qui sera le rabatteur, qui le tireur ? Eux-mêmes ne le savent pas encore. Il est déjà trop tard, An'k'a a disparu. La peur de manquer l'hallali me retourne les entrailles. Aurais-je tout gâché en misant sur le mauvais chasseur ? Je n'ai pas le temps de douter davantage. Les zèbres surgissent dans un trou de verdure. Gudo et Amissi décochent leurs flèches dans la mêlée. Un sifflement accompagne le martelage des sabots. Les animaux se sont évaporés.

*

En quelques instants, les hadzabé allument un feu. Ils ont besoin d'une flèche, d'une étroite plaquette du même bois qu'ils transportent, coincée sous leur pagne et d'un peu d'herbes sèches ramassées n'importe où. Je les regarde faire, fasciné.

La caméra est posée sur le sol. Je suis assis en compagnie d'hommes de la préhistoire au cœur de la savane africaine. L'odeur du bois, le murmure du vent ajoutent à la magie. Ils plaisantent en claquant la langue, repliés contre un buisson aux branches chargées de fruits minuscules. Amissi arrache une grappe dont il grignote les baies en partageant les rires de ses compagnons.

- Alors, que s'est-il passé ?

La voix de Marylin met fin au rêve.

Elle a dénoué le fil des événements grâce au micro haute fréquence dissimulé dans la toge de Gudo.

- J'ai vu des zèbres qui ont traversé mon viseur, Gudo était dans le cadre, il a tiré, la caméra tournait... Ils n'ont pas cherché leurs flèches, ce qui est bon signe.

Christopher est arrivé. Nous allons pouvoir communiquer avec les hadzabé.

- *Bawa!* Amissi et moi avons touché un zèbre. Maintenant il faut attendre. Notre poison est infailible.

- Alors, c'est gagné ! se réjouit Jérôme.

- Je me demande pourquoi ils font une flambée chaque fois qu'ils s'arrêtent quelque part ?

Gudo nous considère d'un air stupéfait. Manifestement la question lui paraît incongrue.

- Quand un hadza se repose dans la savane, il allume toujours un feu. *Bawa !* C'est comme ça !

- Sans doute pour tenir à distance les fauves et les serpents... suppose Jérôme.

*

L'herbe est foulée. Des branches cassées pendent comme des balises sur le passage des équidés affolés. Ces animaux sont taillés pour la fuite ; leur unique défense contre les prédateurs. Rester groupés, ne pas s'isoler, le salut dans une course éperdue où seule la vitesse compte. Gudo découvre un fragment de sa flèche brisée, accrochée dans les épines. Le zèbre a perdu du sang, il a barbouillé le feuillage en s'écartant de la voie tracée par le troupeau. Sa blessure l'a usé, engourdi, empêché de suivre l'allure. Les chasseurs se séparent pour fouiller une plus large partie de terrain. Amissi appelle les autres. Il fonce en criant de toutes ses forces.

- *Dongoko!*

L'animal est couché sur le flanc, deux flèches plantées dans le corps.

- *Amissi...Amissi m'béké **!

Le gamin émerveillé parle au zèbre en caressant son encolure. Il hausse fièrement le menton vers Gudo qui le félicite. Le hadza enlève les dards. Un seul était pourvu d'un croc enduit de pâte toxique. Il restitue à l'enfant son arme intacte. La sienne s'est disloquée jusqu'au ras des chairs,

* M'béké: le grand chasseur. C'est le surnom de Gudo

Gudo la conservera pour allumer le feu. Avec une bandelette d'étoffe grasseuse, il enveloppe le harpon englué dans le sang et la substance mortelle. An'k'a ouvre le ventre de l'animal empoisonné. Ses bras plongent dans les entrailles. Assis à califourchon sur la tête de sa victime, le gamin soulève la peau pour aider Gudo à écorcher la dépouille. Le dépeçage a commencé. Tout va très vite. Les viscères sont triés, débarrassés de leurs impuretés. Les membres, les côtes, le cou, s'entassent à proximité de la carcasse sanguinolente. Autour de l'anus, An'k'a découpe un lambeau de graisse jaune qu'il partage avec Gudo. Ils l'avalent discrètement, à l'abri des regards du garçon. Le hadza nous le dira plus tard ; les enfants comme les femmes ne mangent pas certains organes. Cette viande est réservée aux hommes initiés.



Amissi m'béké.

Le pick-up s'est faufilé jusque dans la clairière. En un voyage les hadzabé vont ramener chez eux plusieurs centaines de kilos de nourriture fraîche. Gudo insiste pour abandonner la tête, le foie et un carré de côtelettes sur le lieu du carnage.

Les vautours ont entamé leur manège. Ils planent en virages serrés au-dessus du pré que nous venons de quitter.

EPILOGUE

Le bosquet qui abrite le camp hadza est entièrement décoré de chair fraîche. Les branchages qui protègent le bivouac croulent sous le poids de la viande. De longues lanières cramoisies flétrissent, suspendues aux bâtis des huttes familiales. Djela a travaillé comme un forcené. Depuis trois jours il débite inlassablement le buffle et le zèbre en aiguillettes qu'il accroche dans les arbres pour les faire sécher à l'air libre. Un parfum d'abattoir nous assaille jusque dans notre sommeil.

La nuit, je suis réveillé par le ronronnement d'un fauve. Non loin de ma tente j'ai vu, délaissés par Djela, des os tremper dans une flaque de sang coagulé. Je reste calfeutré au fond de mon duvet, sans bouger, en respirant le plus silencieusement possible. La pensée des hadzabé au centre d'un étal de boucherie cerné par des lions affamés, anime mes cauchemars.

Le matin les os ont disparu. Des pattes énormes ont moulées leurs empreintes dans l'herbe ensanglantée. Je montre à Marylin incrédule la signature du félin.

- Tu vois! Je n'ai pas rêvé...

- Effrayant! Les hadzabé dormaient dans un garde manger... en toute quiétude. Tu as vu la largeur de ces traces! D'un coup de griffe il sont capables de percer la tôle d'une voiture. J'ai pu admirer le résultat de la colère d'une lionne sur la portière d'un 4x4. Une entaille aussi longue que mon avant-bras. Elle avait déchiré le métal comme une feuille de papier... Le conducteur avait fermé la porte à temps!

Nous sommes retournés sur les lieux de l'abattage. Les côtes du zèbre sont encore là. La tête que Gudo avait négligée a disparu. Une hyène solitaire l'a emportée, pressée de prélever sa part du butin pour le dévorer à son aise sans être dérangée. Elle reviendra.

*

C'est notre dernier soir. Demain nous retrouverons Arusha. Nous ferons en sens inverse ce voyage dans l'aube de l'humanité. Les hadzabé rentreront chez eux, en voiture, avec des sacs remplis de viande.

Savoir que sur notre Terre coexistent des civilisations aussi différentes m'a toujours troublé. Les hadzabé, les masai, les hommes fleurs de la forêt indonésienne, les peuples occidentaux et leur technologie sophistiquée, sont tous des hommes vivant au même moment sur le même caillou. Pourquoi chercher à tuer cette diversité? Un peuple disparu c'est une culture qui sombre dans les ténèbres. Les hadzabé vont disparaître, si rien n'est fait pour les aider.

Nous passons cette dernière soirée avec nos amis autour d'un feu, blottis au fond d'une clairière, enveloppés de l'odeur fade de la viande fraîche. Gudo nous raconte ses espoirs, ses projets. Une fillette pleure dans les bras de sa mère et nous casse les oreilles. Djela le grand-père, la prend affectueusement pour calmer son chagrin.

- Je suis allé à Dar es-Salaam pour participer à une réunion des peuples bushmen, poursuit Gudo. On nous vole nos terres, on nous emprisonne pour nous empêcher de chasser. Nos enfants vont à l'école pour apprendre à se défendre avec les mêmes armes que ceux qui nous méprisent. J'espère

qu'ils n'oublieront jamais qu'ils sont avant tout des hadzabé.

La fillette continue de hurler. Amissi la soulève avec douceur pour éloigner les cris. Il s'installe avec elle à l'écart près d'un feu. J'entends dans la nuit la voix du gamin lui chanter une berceuse.





TABLE DES CHAPITRES

Page 6 - LE CHASSEUR

Page 8 - LE VOYAGE

Page 14 - LA RENCONTRE

Page 20 - SILENCE ON TOURNE

Page 26 - LES HADZABE

Page 34 - LES PIERRES DU TEMPS

Page 42 - L'ARBRE A POISON

Page 46 - LE TERRITOIRE MASAÏ

Page 54 - UNE FERME DANS LA SAVANE

Page 62 - LA CHASSE

Page 70 - EPILOGUE





Eric Turpin est né à Paris en 1955. Chef opérateur image, directeur de la photographie. Son travail est essentiellement axé sur le documentaire (aventure, animalier, société, art, investigation...). Il a signé l'image de films produits par toutes les grandes nations qui comptent dans la production de

films documentaires : la France, l'Angleterre, la Suisse, l'Allemagne et les USA. Il a travaillé avec quelques grands documentaristes comme Albert Maysles, Jean Xavier de Lestrade, Jacques Malaterre, Thomas Balmès, et sur de célèbres programmes TV comme Thalassa, Rendez-vous en Terre Inconnue ou Eurotrash. Il s'intéresse également à la conception et à la fabrication de lumières plus complexes en tant que directeur de la photographie et au travail avec les comédiens. Il a pu mettre en valeur son expérience et signer la réalisation de documentaires et de films courts.